BnF Gallica

L'héroïne moldave. Tome 3 / par Mme Gacon-Dufour,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Gacon-Dufour, Marie Armande Jeanne (1753-1835). Auteur du texte. L'héroïne moldave. Tome 3 / par Mme Gacon-Dufour,.... 1818.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'HÉROÏNE MOLDAVE.

IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
Rue des Rats, N° 14, près la place Maubert.

L'HÉROÏNE

MOLDAVE,

PAR

Mme GACON-DUFOUR,

MEMBRE DE L'ATHÉNÉE DES ARTS DE PARIS, DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES, LITTÉRAIRES ET D'AGRICULTURE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ COGEZ, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 51.

1818.

L'HÉROÏNE MOLDAVE.

LETTRE

De Sophie Mansfield à madame la comtesse de Laniska.

Madame la comtesse,

Vous allez être sans doute aussi étonnée que moi, en apprenant les propositions que Milord.... vient de me faire.

J'ai reçu sa lettre à l'instant même où celle de M. Albert m'a été remise. Trop heureuse pour m'occu-

per d'autres choses que de l'avenir flatteur qui se présentait à mon imagination, j'ai eu la négligence de laisser la lettre de Milord sans l'ouvrir ; mais jugez, madame la comtesse, de la surprise dans laquelle j'ai dû tomber, lorsque j'ai lu des offres que je ne puis ni ne dois accepter : je me reproche encore de les avoir lues, et je me mépriserais moi-même, si j'avais pu prendre sur moi d'y répondre. (1)

J'ai été la victime des circonstances qui ont forcé le grand Fré-

---

(1) L'on s'est abstenu de répéter les propositions de Milord... qui sont déjà connues du lecteur. (*Note du traducteur.*)

déric à user des droits de ses con-
quêtes.

Alors que j'étais sa prisonnière, il était de droit naturel que je cherchasse à m'arracher à la tyrannie, et j'avoue que si, à l'époque où aucun espoir de bonheur ne luisait à mon cœur, Milord.... m'eût fait de pareilles propositions, j'aurais prié le Ciel de favoriser ses projets. Mais aujourd'hui, comblée des bienfaits du Roi, ayant fait dans mon cœur le serment de devenir sa reconnaissante sujette, je serais un monstre d'ingratitude, si, oubliant ses bontés, j'acceptais des bienfaits de tout autre que de lui.

Je vais, madame la comtesse,

vous ouvrir mon âme toute entière.

Je suis heureuse du moment présent, et malheureuse de l'avenir.

Alexandre qui, après mes parens, possédait toutes mes affections, n'a plus mon estime; donc, il ne sera point mon époux.

—Non, je n'oublierai jamais qu'il ait pu un instant penser que Sophie Mansfield se respecterait assez peu pour accepter des propositions qui devraient la faire rougir, quand l'illusion du moment se serait évanouie.

Oui, madame la comtesse, si, éblouie un instant par l'espoir flatteur de vivre avec mes parens et l'époux que mon cœur adorait, j'eusse

écouté Milord....., que j'eusse été m'enfermer dans son isle, les remords seraient venus empoisonner mes jours, et l'amant, l'époux que je chérissais, me serait devenu odieux.

La Saxe, où j'ai connu Alexandre, est aujourd'hui pour moi un séjour importun.

Je n'ai eu dans ma vie qu'un seul instant de bonheur, et cet instant a passé comme une ombre.

Oui, madame la comtesse, je n'ai réellement joui de mon existence, que le jour, où réunie dans votre hôtel avec les auteurs de mes jours, comblée de votre amitié, des bienfaits du Roi, le riant avenir s'est

présenté devant moi, accompagné du prestige illusoire de tout cé qui peut flatter une mortelle.

Aujourd'hui, il ne me reste que la protection d'un prince que la reconnaissance et ses vertus me forcent de chérir, et l'amitié dont vous daignez m'honorer.

Je ne me rendrai point indigne de l'un ni de l'autre; vous pouvez être assurée que ma résolution est invariable.

J'ai encore une grâce à obtenir de vous, c'est de vouloir bien transmettre ma réponse à Milord..... et de demander pour moi, au grand Frédéric, la permission, lorsque

mon père sera en état de voyager, de fixer mon séjour à Berlin.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Madame la comtesse.

Madame Laniska ne put lire la ettre de Sophie sans émotion.

Quel héroïsme, s'écria-t-elle! il est au-dessus d'une faible mortelle. Oui, ma Sophie, tu commanderas le respect à tous ceux qui, comme moi liront dans ton âme.

La comtesse attendit avec impal tience l'heure à laquelle Albert pourrait se rendre au désir qu'elle

avait de lui communiquer la lettre de Sophie.

Aussitôt qu'elle fut levée, elle envoya chercher son jeune ami, afin que, dans cette circonstance, elle pût être guidée par ses sages conseils.

Albert se rendit sur-le-champ aux ordres de madame la comtesse de Laniska.

Je viens, lui dit cette dame, de recevoir une lettre de Sophie ; elle est bien malheureuse : vous savez, comme moi, mon ami, que les peines du cœur sont beaucoup plus sensibles que les autres. Mademoiselle de Mansfield en éprouve une dans ce moment, qui doit faire son mal-

heur pour la vie : tenez, lisez sa lettre.

Albert n'avait pu écouter la comtesse sans une vive émotion : elle-même était trop préoccupée pour l'avoir remarqué.

Lorsqu'il fut à l'endroit de la lettre où Sophie assurait qu'Alexandre ne serait point son époux, il lui prit un si grand tremblement qu'il ne put achever la lecture, et la lettre lui tomba des mains.

« Qu'avez-vous, mon cher Albert ? lui dit-elle, vous m'effrayez : en grâce, faites-moi lire dans votre cœur beaucoup trop sensible ; vous m'êtes trop cher pour que je ne partage pas vos peines.

— Pardon, Madame, si je vous ai laissé voir ma faiblesse, j'avais juré de garder éternellement mon secret; mais le trompeur espoir s'est glissé dans mon âme, et je n'ai pas été maître de me contenir.

— Expliquez-vous, mon ami, vous m'étonnez. Quoi ! Seriez-vous amoureux de mademoiselle de Mansfield ?

— « Je l'avoue, Madame, je n'ai pu me défendre de rendre hommage à ses qualités adorables. Ce sont moins les grâces de sa figure que ses vertus que j'adore en elle.

« Bien long-temps avant que le comte de Laniski eût fait sa connaissance, je me plaisais à aller admirer

ses talens; je n'étais heureux que lorsque j'avais passé le temps à la contempler; j'ignorais alors que son cœur fût engagé. L'étourderie de mon ami Auguste me fit découvrir le tort que j'avais eu de me laisser entraîner à un penchant qui devait me rendre malheureux pour la vie. Je fis le serment de garder mon secret et de servir de tout mon pouvoir mademoiselle de Mansfield. Ce fut pour tenir cette promesse que j'engageai Auguste à ne pas s'opposer à ce que son hymen fût célébré sur-le-champ. »

— Quoi! lui dit madame de Laniska, vous adoriez Sophie, et vous faisiez l'impossible pour la donner à

un autre! Cela me paraît au-dessus des forces humaines.

— « Madame, qui ne fait que son devoir ne mérite pas d'être aperçu.

« J'adorais et j'adorerai toute ma vie mademoiselle de Mansfield; mais, parce que j'ai conçu pour elle l'amour le plus violent, faut-il que je sois son tyran? Et lorsqu'elle me donne sa confiance, dois-je en abuser? Non, Madame, vous ne le pensez pas, ou vous n'auriez aucune estime pour moi.

« J'ai cependant gémi plus d'une fois sur le sort de mademoiselle de Mansfield, et, si je n'eusse pas été son amant, je l'aurais avertie des vices que j'ai cru apercevoir dans le

cœur de celui qu'elle avait choisi pour faire son bonheur.

« C'est pour cette raison que j'ai voulu surveiller ce jeune homme pendant l'absence de Sophie, afin de l'aider de mes conseils et de tâcher de le corriger.

« Je gémissais en silence de mon peu de succès, et je n'entrevoyais pas sans effroi le jour où la destinée de ce jeune homme serait liée à celle de mademoiselle de Mansfield.»

Madame de Laniska était dans l'admiration, et tâchait de la témoigner à Albert, qui ne pouvait comprendre, tant il avait de candeur dans l'âme, qu'on s'étonnât de ce qu'il avait fait.

— Vous serez heureux, lui dit la comtesse, s'il est vrai que tout réussit quand on est parfaitement honnête.

— J'ai cet espoir, ne me l'ôtez pas, Mon illusion fait mon bonheur.

— Maintenant, mon cher Albert, quel usage me conseillez-vous de faire de la lettre de Sophie?

La montrerai-je au Roi? Elle ne peut que lui inspirer de l'estime pour mademoiselle de Mansfield; mais je crains qu'il ne soit justement offensé de la conduite de Milord...., et qu'il ne lui témoigne son ressentiment avec trop de force : je suis réellement embarrassée.

— «Vous devez l'être d'autant plus,

Madame, reprit Albert, qu'il est très probable que le Roi est instruit, si nous en jugeons par le froid accueil qu'il fait à Alexandre et la conversation qu'il eut hier chez vous avec Milord....

« Je pense, puisque vous m'ordonnez de vous dire mon avis, que le Roi doit voir cette lettre, et je pense aussi qu'il faudrait que cet Anglais fut prévenu de la réponse de mademoiselle de Mansfield, afin qu'il prît le parti de quitter la Prusse avant d'en recevoir l'ordre.

« Je me charge, si vous le permettez, de cette commission. »

Frédéric, n'importe comment il s'y prenait, trouvait le moyen de

savoir tout ce qui pouvait intéresser sa gloire ou blesser son amour-propre; il avait donc, ainsi que le soupçonnait Albert, connaissance des projets de l'Anglais; il n'ignorait pas non plus qu'Alexandre était entré dans le complot; il le faisait surveiller scrupuleusement et avait donné les mêmes ordres contre Sophie.

La maladie de M. de Mansfield le rassura sur la fuite de sa fille, et lui fit attendre plus patiemment la fin de cette intrigue.

Albert quitta la comtesse pour se rendre chez Milord...., et, après lui avoir transmis la réponse de Sophie, il lui dit :

« Si vous me permettez de vous donner un avis, je pense, Milord, que, puisque vous avez pris congé du Roi, vous feriez bien de quitter Berlin.

« Vous seriez, sans doute, embarrassé et même confus, permettez-moi l'expression, de vous trouver devant ce prince qui, peut-être, est instruit de vos démarches, et qui, retenu par votre mérite, n'a pas voulu vous témoigner son ressentiment. »

L'Anglais sentit la justesse de ce conseil, remercia Albert de sa démarche, et donna les ordres les plus prompts pour son départ.

Albert ne lui avait rendu compte

de la lettre de Sophie qu'en ce qui e concernait, et ne lui avait point dit la résolution qu'elle avait prise de rompre avec Alexandre ; de manière que cet Anglais pensait, d'après l'attachement qu'il savait que mademoiselle de Mansfield avait pour ce jeune homme, que le seul moyen de l'attirer en Angleterre, était d'emmener son amant : il fut, en conséquence, le trouver, l'effraya sur les suites que pouvait occasioner la découverte de leur projet, et l'engagea à le suivre à Londres.

Frédéric fut assez tôt instruit pour donner l'ordre qu'on laissât sortir librement de ses Etats Alexandre Pétrowits accompagnant milord.....

sous quelque nom qu'il se présentât aux frontières.

Ainsi qu'Albert l'avait conseillé, l'Anglais partit dès le même jour, sans même prendre congé de madame de Laniska, craignant que cette dame ne lui fît des reproches de sa conduite.

Frédéric ne vint point au cercle de la comtesse; elle l'attendait cependant avec beaucoup d'impatience. Trois jours se passèrent sans qu'il y parût, elle se détermina à aller à Sans-Souci.

Comme elle montait en voiture, Albert vint lui faire part d'une lettre qu'il venait de recevoir d'Alexandre Pétrowitz. Il savait bien

que ce jeune homme était à peu près sans moralité ; mais il avait pensé que l'amour que lui avait inspiré une femme vertueuse, parviendrait à le corriger, et la preuve contraire qu'il tenait entre ses mains fatiguait son ame honnête.

« Vous trouverez, sans doute, Madame, lui dit-il, le Roi très-courroucé du départ d'Alexandre, qui a quitté Berlin en même temps que Milord..... Voici la lettre qui m'en instruit, et qui me cause de mortelles inquiétudes.

Lettre d'Alexandre Pétrowits à M. Albert d'Altemberg.

Monsieur,

Je vous dois trop de reconnaissance des services sans nombre que vous m'avez rendus, ainsi qu'à Sophie Mansfield, pour vous laisser ignorer la résolution que j'ai prise et que j'ai heureusement exécutée.

Vous ignorez, Monsieur, les propositions avantageuses que nous a faites Milord.....; je me serais bien gardé de vous en instruire, l'amour extrême que vous portez à votre grand Frédéric vous les eût fait

rejeter avec indignation, vous pouvez l'aimer et moi je dois le haïr.

C'est cette haine que je lui porte, qui me détermine à quitter ses Etats: je pars pour l'Angleterre: Sophie et ses parens m'y rejoindront aussitôt que la santé de M. de Mansfield le permettra, alors nous ne craindrons plus la volonté absolue de votre roi, et nous fixerons pour toujours le bonheur près de nous. Oui, Monsieur, c'est dans ce pays que je recouvrerai tout ce que Frédéric m'a fait perdre.

Là, j'oublierai ses persécutions; mais je conserverai éternellement le souvenir de vos bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Madame de Laniska, ayant lu cette lettre, était dans l'incertitude si elle se rendrait à Sans-Souci.

Quels sont donc, mon ami, dit-elle à Albert, les motifs qui vous causent autant d'inquiétude? Vous me glacez d'effroi. Ce maudit Anglais est venu empoisonner le bonheur dont je jouissais. Oui, c'est lui qui est le principe des maux que nous avons soufferts.

« Que va dire le roi? je tremble de me présenter devant lui.

— Je crains, Madame, dit Albert, que Milord, pour contrarier le Roi dans le désir qu'il a manifesté de fixer mademoiselle de Mansfield

en Prusse, n'ait employé la ruse pour la déterminer à la quitter. Il ne lui aura pas été aussi facile de franchir les frontières qu'à Pétrowitz, qui, sans doute déguisé sous la livrée de Milord....., aura passé facilement; mais Sophie, ses vieux parens! qu'elle n'abandonnerait pas pour l'empire du monde, auront été arrêtés, et jamais le Roi ne lui pardonnera cette conduite, surtout dans le moment où il l'a comblée de bontés. — Que faire donc dans cette circonstance? — Il faut aller trouver le roi. Si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous accompagner; nous lui montrerons la lettre de mademoiselle de Mans-

field; nous ne nous bornerons pas à lui faire part de son contenu, nous le supplierons de la lire entièrement, il connaîtra les sentimens de Sophie, et il est assez juste pour ne pas la punir d'une fourberie exercée contre elle et son bonheur.»

La comtesse qui suivait aveuglément les conseils de son jeune ami, partit aussitôt avec lui pour se rendre à Sans-Souci. Ils se présentèrent au lever du roi, qui parut surpris de voir madame de Laniska. L'air étonné de Frédéric inspira une certaine terreur à la comtesse, qui lui ôta la force de lui répondre lorsqu'il lui demanda le motif de sa visite.

« Nous vous prions, Sire, lui dit Albert, de nous accorder un moment d'audience. »

Le Roi donna la main à madame de Laniska, et les fit entrer tous les deux dans son cabinet.

« Qu'y a-t-il de nouveau, leur dit-il? pourquoi cet air d'abattement? Vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable? »

— Sire, depuis quelques jours, j'ai été privée de la présence de Votre Majesté, et je craignais qu'instruite des menées sourdes de Milord....., vous ne soupçonnassiez mademoiselle de Mansfield d'adopter les projets de cet étranger, et

que vous ne lui retirassiez vos bon-
tés.

« Ayant reçu une lettre de So-
phie qui détruisait jusqu'à l'ombre
du soupçon, je désirais la commu-
niquer à Votre Majesté, et j'avais
pris la résolution de me rendre à
Sans-Souci, lorsqu'Albert m'a ap-
porté ce matin une lettre qu'il
venait de recevoir d'Alexandre, dans
laquelle il lui faisait part de sa fuite
de Postdam et de l'espoir qu'il avait
que mademoiselle de Mansfield et
ses parens le rejoindraient bientôt
à Londres. — Est-ce tout, Madame?
Hé bien! vous n'êtes pas aussi ins-
truite que moi, je vous sais néan-
moins bon gré de votre confiance.

« Je sais qu'Albert, avant de se rendre chez vous, avait fait partir un exprès pour Menein, afin de prévenir Sophie de la conduite de Milord..... Celui que j'avais envoyé l'aura devancé; et, si mademoiselle de Mansfield a été prévenue assez tôt, je ne doute pas qu'elle ne se soit garantie de la fourbe dans laquelle on voulait la faire tomber.

« Sophie a reçu, il y a quelques jours, une lettre de cet astucieux étranger (dont j'ai lu la copie), qui a dû l'étonner singulièrement et lui faire même prendre la résolution de quitter à l'instant la Prusse.

« Il n'est pas nécessaire que je vous dise quel moyen j'ai employé

pour découvrir cette trame ; j'avais de violens soupçons, j'ai voulu les éclaircir, et j'y ai réussi.

« Ce dont vous pouvez être assurée, c'est que, si la lettre que j'ai chargé M. de Warendoff d'écrire à Sophie ne lui est pas parvenue assez à temps, les ordres les plus précis sont donnés à toutes les frontières pour ne laisser sortir de Prusse aucune femme sans que j'en sois instruit, et que je n'en aie envoyé la permission signée de ma main.

« Je suis maintenant dans l'attente du retour du courrier.

« Quant à Alexandre Pétrow il a pu sortir de mes Etats sans au-

cune difficulté : j'avais défendu qu'on l'arrêtât. »

Albert et la comtesse étaient dans un étonnement extrême de ce que le Roi leur disait ; mais en même temps ils étaient rassurés sur les résultats des projets de Milord.....

« Vous pouvez, leur dit le Roi, retourner tranquillement à Postdam ; aussitôt que j'aurai des nouvelles, je vous les porterai moi-même ; ne soyez point inquiète non plus de votre fils, madame la comtesse, je le garde près de moi, pour ainsi dire malgré lui, afin de lui éviter une étourderie qui vous causerait beaucoup d'inquiétude.

« Vous allez, sans doute, le voir,

ne lui parlez de rien et laissez-moi déjouer seul tous ces complots qui ont autant affecté Auguste que vous. »

Le comte de Laniski, apprenant que sa mère était à Sans-Souci, vint à l'instant la saluer, et lui promit de se rendre le lendemain à Postdam.

Quelques jours se passèrent sans que Frédéric reçût des nouvelles de son courrier. Albert était d'une inquiétude mortelle de ne point entendre parler du sien ; enfin une lettre qu'il reçut mit fin à ses tourmens ; il courut à l'instant chez madame de Laniska la lui communiquer ; elle était ainsi conçue :

Lettre de Sophie Mansfield, à M. Albert d'Altemberg.

A chaque instant, Monsieur, je suis le jouet de la fortune : au moment où je me crois la plus heureuse personne de la terre, elle me plonge dans le désespoir.

Je suis maintenant dans une position telle que je n'ai plus ni le courage ni la force de la supporter.

Vous, Monsieur, mon seul ami, daignez encore, si l'excès de mes malheurs n'a pas refroidi votre âme, me guider ou plutôt m'éclairer sur le mystère qui m'entoure.

Il semble qu'un esprit malfaisant s'attache à mes pas.

J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de Milord..... qui m'a causé la peine la plus vive. Malgré le chagrin que je ressentais, je me disposais à obéir aux ordres qu'il me transmettait.

Mon père, à peine convalescent, a été forcé de se mettre en route, privé des soins et des secours du médecin qu'il devait aux bontés de Sa Majesté; il est tombé malade à quelques lieues de la frontière, où j'ai été contrainte de m'arrêter.

A chaque instant et au moindre bruit qui vient frapper mes sens, je crois entendre celui chargé de me

dire : Vous avez désobéi à des ordres que vous deviez respecter, il n'est point de pardon pour vous, une prison sera votre dernier asile.

La position de mes parens, la haine que me porte madame la comtesse de Laniska, l'abandon total où l'on me laisse, ont tellement froissé mon âme, que je ne puis même retrouver une larme qui me soulage.

Je vous envoie, Monsieur, copie de la lettre de Milord....., vous jugerez combien elle est précise, et vous concevrez mes terreurs.

Veuillez, je vous en conjure, si cela est possible, obtenir de la bonté du Roi que je reste ici jusqu'au moment où la santé de mon père

lui permettra de quitter la Prusse ! La Prusse, où j'ai cru un moment que je serais heureuse.

J'ai l'honneur d'être, avec une éternelle reconnaissance, votre etc.

Copie de la lettre de Milord.... à mademoiselle Sophie Mansfield.

Mademoiselle,

Si je n'avais pas des consolations à vous offrir en même temps que je vais vous transmettre des ordres auxquels vous n'ignorez pas qu'il faut obéir sans objection, je me croirais extrêmement malheureux.

Votre destinée, Mademoiselle, est de captiver tous ceux qui ont l'avantage de vous connaître; et le jeune comte de Laniski n'a pu vous voir sans vous aimer.

Vous connaissez ce fougueux jeune homme ; il a trouvé le moyen de donner des torts à M. Alexandre, qui, à l'instant, a reçu l'ordre de sortir des Etats de Frédéric : je l'ai pris sous ma protection, et je l'ai fait passer en Angleterre.

Auguste Laniski, débarrassé d'un rival qu'il détestait, a déclaré à la comtesse sa mère qu'il était dans l'intention de vous offrir sa main ; et que rien dans la nature ne l'empêcherait d'unir son sort au vôtre.

Madame de Laniska, effrayée de la résolution de son fils, résolution qui détruisait ses projets ambitieux, a été se jeter aux pieds du Roi pour en obtenir l'ordre de vous bannir de

Prusse, ordre qu'elle a obtenu facilement.

Aussitôt que j'ai été instruit des malheurs qui venaient fondre sur vous, j'ai été trouver madame de Laniska pour la supplier d'obtenir de Frédéric qu'il consentît à ce que je vous donnasse asile en Angleterre.

« Vous ne pouvez, Milord, me faire une proposition qui me soit plus agréable : je hais Sophie Mansfield ; je ne veux pas pourtant qu'elle soit malheureuse ; emmenez-la dans votre île, qu'elle épouse Alexandre, et que jamais sa présence ne trouble mon repos. »

Madame de Laniska a obtenu du Roi l'ordre que vous sortissiez à l'ins-

tant de Prusse ; c'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu huit jours.

Je vous envoie un homme de confiance qui vous remettra cinq cents écus de la part de Frédéric ; j'y joins deux cents livres sterling, dans le cas où vous en auriez besoin. Mon valet-de-chambre vous accompagnera jusqu'à la frontière, où je vous attendrai pour vous conduire en Angleterre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Albert ne délibéra pas un moment. Sans prendre le temps de prévenir madame de Laniska, il partit pour Sans-Souci, et demanda à parler sur-le-champ au Roi.

Ce prince fut étonné du tour de fourberie qu'avait pris l'Anglais.

« Je ne suis pas surpris, lui dit-il, que mademoiselle de Mansfield y ait été trompée; je crois en vérité que je l'eusse été moi-même en pareille circonstance.

« Mais Sophie est en Prusse, il n'y a aucune inquiétude à avoir sur son compte, il faut lui envoyer un courrier à l'instant.

— Si Votre Majesté le permet, j'irai moi-même. Ma présence la persuadera beaucoup mieux qu'une lettre; et vous savez, Sire, que les consolations de l'amitié sont précieuses pour un cœur sensible.

— J'y consens, lui dit le Roi en

souriant; partez aussitôt qu'il vous sera possible. »

L'on sera peut-être étonné de voir Frédéric s'occuper de choses qui, relativement à lui et aux grands intérêts qu'il traitait alors, étaient peu importantes; mais, si l'on réfléchit que ce prince voulait savoir tout ce qui se passait dans ses Etats, et qu'en outre Sophie Mansfield n'était pas pour lui un être indifférent, d'après le projet qu'il avait conçu pour sa manufacture, et par les événemens que ce projet avait amenés, l'étonnement cessera.

Albert repartit aussitôt pour Postdam, descendit de voiture chez la

comtesse, qui ne fut pas moins surprise que Frédéric.

« Tandis que vous allez vous préparer à partir, lui dit-elle, je vais écrire à Sophie. Je suis au désespoir que ce vilain Anglais lui ait fait naître le soupçon que je la détestais, et je voudrais qu'il me fût possible de vous accompagner pour la dissuader entièrement. »

Albert quitta la comtesse en la priant de ne pas tarder à faire sa lettre, qu'il allait mettre la plus grande diligence dans ses préparatifs de voyage.

Lettre de madame la comtesse de Laniska, à Sophie Mansfield.

L'INJUSTICE est une suite du malheur, ma chère Sophie, et les vôtres ont été si grands, que je ne me plains pas que vous vous soyez laissé entraîner au soupçon que l'on a fait entrer dans votre âme avec autant d'astuce. Cependant, en réfléchissant un peu, vous vous seriez évité bien des peines et à vos amis de grandes inquiétudes.

Je bénis le Ciel que la santé de M. votre père vous ait forcée de rester en Prusse : maintenant vous se-

riez perdue pour vos amis, qui ne s'en consoleraient jamais.

Albert, l'excellent Albert est porteur de ma lettre, il vous dira combien nous avons été affligés, combien le Roi a pris part à vos tourmens, et le désir qu'il a manifesté de les voir cesser.

Bientôt, ma chère Sophie, nous serons réunis pour ne nous plus quitter; car je ne doute pas que les bonnes nouvelles dont notre cher Albert est porteur, ne rendent le calme à M. de Mansfield, et bientôt la santé. Je jouirai donc encore du plaisir de vous presser sur mon cœur et de vous jurer une amitié éternelle.

La comtesse avait à peine fini sa lettre, qu'Albert était en état de partir.

« Je vous prie, Madame, lui dit-il, d'embrasser Laniski pour moi : je n'ai pas pris le temps de le voir à Sans-Souci, tant j'étais empressé d'aller porter des consolations à Sophie. Vous savez quel trajet il me faut faire, Milord..... ayant eu la précaution de lui indiquer la frontière qui borde la mer Baltique, afin de s'embarquer à l'instant. »

La comtesse aurait désiré lui dire encore beaucoup de choses ; mais l'impatient Albert la quitta et partit pour se rendre, le plus promp-

tement qu'il le pourrait, auprès de l'intéressante Sophie.

Auguste Laniski ayant appris que son ami était venu à Sans-Souci sans le voir, en conçut la plus grande inquiétude ; il se rendit aussitôt à Postdam, descendit chez Albert, qu'il ne trouva plus, et courut chez la comtesse lui demander l'explication d'une conduite aussi mystérieuse.

Madame de Laniska lui rendit compte de tout ce qui était arrivé à Sophie Mansfield ; Auguste entra en fureur, et jura de tirer vengeance de l'Anglais. « Il y a déjà quelque temps, lui dit-il, que cet insulaire me fatigue ; j'avais décidé de

lui demander raison de ces sourdes menées, et j'aurais certainement exécuté ce dessein, si, par une fatalité qui m'a beaucoup contrarié, le roi ne m'avait enjoint de ne le point quitter »

Par ce discours, la comtesse comprit que le Roi avait pénétré les projets de son fils, et que c'était vraisemblablement ce dont il l'avait pressentie sans pourtant s'expliquer ouvertement.

Le même soir, le Roi se rendit au cercle de la comtesse : il avait l'air très-satisfait.

Madame de Laniska aurait bien désiré savoir le motif de sa gaîté ;

mais le respect lui défendait de le questionner.

Frédéric, après avoir joui un peu de son impatience, lui dit : « Et moi aussi j'ai eu des nouvelles de Sophie. M. de Warendoff a reçu une réponse : je suis fâché qu'Albert soit parti, son voyage est maintenant inutile. Mademoiselle de Mansfield est parfaitement tranquille, sa lettre du moins l'annonce ; j'ai prié M. de Warendoff de vous la communiquer.

— Albert, Sire, eût été au désespoir que cette lettre arrivât avant son départ, il n'eût pas eu de prétexte plausible ; et pour lui, le bonheur de voir Sophie, de lui porter

des consolations, est au-dessus de toute expression. »

Le Roi sourit encore, et ne fit aucune réponse.

Albert mit, ainsi qu'on peut le penser, la plus grande diligence dans son voyage ; il arriva chez mademoiselle de Mansfield avec cet air de satisfaction qui accompagne le bonheur.

Il trouva Sophie presque heureuse; elle l'eût été en effet si des souvenirs pénibles n'eussent froissé son âme. Elle lui tendit la main et le serra dans ses bras avec cette confiance et cette candeur qu'inspirent l'amitié et la reconnaissance.

Albert était dans le délire de la

joie, le sentiment qui l'animait était bien plus fort que celui qui faisait agir Sophie; il pressait sa bien-aimée sur son cœur, et son illusion était complète.

Sophie ne lui donna pas le temps d'expliquer le motif de son voyage, et elle lui présenta à l'instant la lettre que lui avait adressée M. de Warendoff par ordre du roi.

« Jugez, mon cher Albert, lui dit-elle, de la joie que j'ai ressentie, mon âme était accablée de douleur, et cette lettre l'a dissipée, ainsi que le soleil écarte les nuages.

« L'avenir était affreux pour moi, je n'entrevoyais que le malheur d'être unie à un homme que j'aime

peut-être encore, mais que je n'estime plus.

«Je ne me faisais point d'illusion sur mon sort, aucun motif plausible ne se présentait à mon imagination pour refuser la main d'Alexandre, j'en avais pour ainsi dire reçu l'ordre de l'amitié; et la reconnaissance que je dois à madame de Laniska, m'imposait la dure loi de me sacrifier pour recouvrer ses bontés, en faisant cesser les craintes que l'amour supposé que son fils avait conçu pour moi devait lui inspirer.

« Telle était ma position, et vous jugez qu'elle devait être affreuse. »

Albert lui fit envisager un avenir plus heureux; mais trop délicat

pour profiter de la circonstance, il ne lui déclara point le violent amour qui l'embrasait : il voulait posséder Sophie ; mais il ne voulait pas devoir sa possession à la reconnaissance.

Il ne se dissimulait pas qu'une femme vertueuse, lorsqu'elle avait conçu de tendres sentimens pour un homme destiné à devenir son époux, ne les bannissait de son cœur qu'avec infiniment de peine, et que le temps seul pouvait opérer ce miracle. Il résolut de l'attendre, ce temps, et de régler ses démarches sur la conduite de mademoiselle de Mansfield.

Leur séjour près de la Mer Baltique ne fut prolongé que le temps

nécessaire pour que M. de Mansfield pût supporter la route.

Albert apprit pendant ce temps, que Milord avait pris si bien ses mesures pour enlever Sophie à la Prusse, qu'il avait obtenu du roi de Danemarck la permission de sortir par cette mer, le prince ayant droit de visite sur ce qui entre et sur ce qui sort par le port.

Ils furent obligés de voyager à petite journée, la santé de M. Mansfield ne lui permettant pas d'être long-temps en voiture ; mais Albert n'en était point contrarié, il passait sa vie près de Sophie, il lui rendait des soins, avait mille attentions pour son père. Sophie avait repris toute la

tranquillité que procure le bonheur, donc Albert était heureux.

Arrivé à Postdam, ils descendirent chez la comtesse de Laniska, qui reçut mademoiselle de Mansfield comme une tendre mère qui se réunit à sa fille après une longue et pénible séparation.

Frédéric instruit à l'instant de l'arrivée de la famille Mansfield, se rendit le soir même au cercle de la comtesse. Aussitôt qu'il parut, Sophie alla se jeter à ses pieds, mais elle était si émue, qu'elle ne put proférer une parole.

Le Roi la releva avec bonté, lui promit sa protection, et lui recommanda de ne point se laisser maîtriser

par des souvenirs pénibles. « Il faut, Mademoiselle, lui dit-il, oublier le passé, et ne vous occuper que d'un riant avenir. Vous avez de la naissance, des talens, des vertus et de la beauté; je ne doute point que vous ne trouviez dans ma Cour un époux qui vous fasse oublier celui qui, par ses mauvaises qualités, n'était pas fait pour vous : je me charge de vous doter. »

Des larmes remplirent les yeux de Sophie, et furent bientôt effacées par celles de la reconnaissance.

Quelque temps s'écoula sans que Sophie éprouvât aucun changement dans sa position. Elle reçut une lettre d'Alexandre : cette écriture qu'autrefois

elle n'aurait pas vue sans beaucoup de plaisir, lui causa une peine d'autant plus amère, qu'elle s'était promis de ne plus penser à lui. Longtemps elle hésita à la décacheter; elle craignait et désirait tout à la fois d'en connaître le contenu; mais la raison plus forte que l'amour lui fit prendre la résolution de porter cette fatale lettre toute cachetée à madame de Laniska.

La comtesse s'aperçut facilement du trouble de Sophie; mais appréhendant de réveiller un sentiment qu'elle désirait au contraire affaiblir, elle prit cette lettre, et à l'instant elle lui dit :

« Vous ne pouvez, ma chère Sophie,

vous faire une idée du bonheur que j'éprouve en ce moment.

« Vous connaissez les intentions du Roi sur votre établissement en Prusse, et la promesse qu'il vous a faite de vous doter.

« Je sais que depuis qu'il s'est expliqué, beaucoup de personnes ont annoncé leur intention d'unir leur sort au vôtre; quelques-uns même se sont adressés à moi; mais connaissant vos anciennes liaisons avec Alexandre, j'ai voulu attendre que la raison, qui est toujours votre guide, vous fît oublier ce jeune homme. Je n'ignore pas que les premières impressions chez une femme honnête ne s'effacent que difficilement; mais

je sais aussi que la réflexion est terrible contre celui qui ne possède plus son estime; j'ai donc dû croire que vous finiriez par ne plus penser à Alexandre, et vous m'en donnez la preuve, en me remettant sa lettre sans l'avoir lue.

« Maintenant, ma chère Sophie, il faut fixer votre destinée.

« Bien avant l'événement qui m'a procuré le bonheur de vous aimer, vous avez été distinguée par un jeune homme digne de vous par la naissance et par les qualités du cœur.

« Avant que de savoir qu'Alexandre devait être votre époux, il avait formé le projet de vous offrir sa main.

« Depuis, il a forcé son amour au

silence, et ne vous a rendu des soins que sous le nom de l'amitié.

« Vous avez peut-être déjà deviné, mon amie, quel est celui pour qui je m'intéresse, et vous êtes en même temps persuadée que sa conduite a été une suite d'héroïsme difficile à trouver. C'est au moment où plus épris de vous qu'il ne pouvait l'exprimer qu'il sacrifia son amour au désir de vous voir heureuse. Apprenant qu'Alexandre possédait votre cœur, il fit l'impossible pour que votre hymen ne fût point retardé.

« Votre absence et vos malheurs n'ont point diminué son amour : l'espoir est venu le bercer, lorsque vous me déclarâtes qu'Alexandre ne se-

rait jamais votre époux ; mais le respect qu'il vous porte, ne lui a pas permis de se déclarer.

« Vous savez, ma chère Sophie, que j'aime Albert comme un second fils, et que c'est un devoir, puisque c'est à lui que je dois le bonheur que Laniski soit sorti triomphant d'une affaire tramée avec une fourberie difficile à dévoiler.

« J'ai fait le vœu de contribuer de tout mon pouvoir à rendre Albert heureux autant qu'un mortel peut l'être, je connais ses sentimens pour vous, je suis convaincue qu'il préférerait le don de votre main à l'empire du Monde. Si vous ne vous sentez point de répugnance pour lui,

consentez à son bonheur, qui fera aussi le mien, et vous m'acquitterez envers lui. »

La comtesse eût pu parler encore long - temps, sans que Sophie eût eu le pouvoir et la volonté de l'interrompre.

Madame de Laniska lui prit la main, et attendit en tremblant qu'elle fût assez remise du trouble que cet entretien lui avait causé. Enfin, Sophie put soupirer et répandre des larmes.

Madame de Laniska craignait que l'agitation de Sophie ne fût occasionnée par l'effroi d'être pour ainsi dire forcée de donner sa main à Albert. Elle se promit intérieurement ;

si ses craintes étaient réalisées, d'exiger de Sophie de garder le silence sur leur conversation, afin que jamais son jeune ami n'apprît ce refus, et que l'espoir de fléchir un jour celle qu'il adorait le soutînt.

Sophie sortit enfin de l'espèce d'anéantissement dans lequel le discours de la comtesse l'avait plongée, et elle lui-dit :

Ne me jugez pas trop sévèrement, Madame, quoique je vous laisse voir entièrement ma faiblesse : je me trouve honorée plus que je ne puis vous le dire, des sentimens de M. Albert ; mais je ne puis même par reconnaissance accepter des offres aussi avantageuses ; pourrais-je les

accepter sans rougir : irais-je lui faire le serment de le chérir, tandis qu'un autre possède encore mon cœur? Je sais, Madame, que celui pour qui je conserve mes premiers sentimens, n'en est pas digne; aussi me suis-je imposée pour punition, de n'être jamais l'épouse d'un autre.

Les larmes de Sophie recommencèrent avec plus de force, et la comtesse était au désespoir d'en être la cause.

Ma chère Sophie, lui dit cette dame, en la pressant dans ses bras, calmez-vous, je vous en conjure : promettez-moi, mon amie, de ne jamais parler à Albert de cet entretien : je vous jure que, de mon côté, je n'en dirai pas

un mot à qui que ce soit. Voyons, lisons cette lettre d'Alexandre, elle apportera peut-être un peu de calme à votre âme.

En disant cela, elle rompit le cachet. Sophie frémit de tout son corps; il semblait qu'elle allait entendre son arrêt de mort.

La comtesse fit lecture de cette lettre.

Lettre d'Alexandre Pétrowits à mademoiselle Sophie Mansfield.

Mademoiselle,

Depuis mon arrivée en Angleterre, Milord.... m'a confié les moyens qu'il avait employés pour vous déterminer à quitter la Prusse, et j'ai vu avec douleur que le motif d'unir votre sort au mien, n'était entré pour rien dans vos projets.

J'ai dû suivre votre exemple, et rompre des liens qui ne pouvaient point faire notre bonheur.

Mon intérêt personnel a exigé que je misse en usage les talens que je vous dois. A Londres, un noble ne dé-

roge point en s'occupant d'arts utiles; je me suis en conséquence attaché à la manufacture: j'ai été assez heureux pour plaire au directeur, qui m'a offert la main de sa fille; je l'ai acceptée, Mademoiselle, et je m'empresse de vous en faire part.

Par mon hymen, vous êtes dégagée de vos sermens.

Je souhaite bien sincèrement qu'un autre vous rende heureuse autant que vous le méritez.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

Sophie ne put dissimuler son dépit. L'amour-propre, dans cet instant, était ce qui agitait son âme.

Ses larmes se séchèrent, et elle dit à la comtesse: maintenant, Madame, que je suis libre, je consens à donner ma main à M. Albert, si il peut se contenter de l'estime et de l'amitié de sa compagne. Je vous demande une seule grâce, c'est de ne pas lui annoncer ma résolution d'ici à trois jours. Elle quitta aussitôt la comtesse.

Madame de Laniska ne se dissimula point que la colère avait dicté la réponse de Sophie; mais, comme elle connaissait la pureté de son âme, elle ne conçut aucune crainte sur les suites de son hymen avec Albert.

Elle attendit assez patiemment que les trois jours fussent écoulés. Comme elle se disposait à allez trouver So-

plie, elle entrait dans son cabinet. Je viens, Madame, lui dit-elle, confirmer la promesse que je vous ai faite d'accepter M. Albert pour époux. J'ai bien scruté dans mon cœur, je n'y ai point trouvé pour lui les tendres sentimens que m'avait inspirés Pétrowits, mais j'ai en même temps fait le serment de payer son amour de la plus sincère amitié et de l'estime la plus profonde. Veuillez, Madame, oublier la faiblesse que je vous ai montrée, lorsque vous m'avez lu la lettre d'Alexandre : depuis trois jours je n'existe pas, et j'ai bien effacé par mes remords, la faute que j'ai commise. Je jure entre vos mains, Madame, d'oublier jusqu'au nom de cet

homme, de qui, je le vois, l'âme n'aurait jamais pu être d'accord avec la mienne.

En acceptant M. Albert pour époux, vous pensez, Madame, que j'ai pris la résolution d'employer tous les instans de ma vie à faire son bonheur.

Madame de Laniska prit Sophie dans ses bras et la combla de caresses. Elles étaient encore toutes deux dans ce ravissement, l'une de témoigner sa reconnaissance, et l'autre de s'acquitter envers son ami, lorsqu'on annonça M. de Warendoff.

Je viens, Madame, lui dit le conseiller, vous demander de la part du Roi, si vous avez quelques projets

pour l'établissement de mademoiselle de Mansfield, Sa Majesté ayant un parti très-avantageux à lui proposer : cependant elle désire apprendre auparavant si cela ne contrarierait point les intentions de la belle Sophie.

Madame de Laniska et son amie frissonnèrent, dans la craiute que Frédéric n'eût l'intention de récompenser quelques favoris, et que Sophie ne fût sacrifiée à sa volonté.

La comtesse s'empressa de répondre à M. de Warendoff, que la joie qui la possédait lorsqu'il était entré, venait du consentement de Sophie, d'unir son sort à celui de M. Albert d'Altemberg; et qu'elle

était dans l'intention, si le Roi ne l'honorait pas ce soir de sa présence, d'aller demain, dès le matin, en prévenir Sa Majesté.

Je suis enchanté, reprit M. de Warendoff, que les intentions du Roi se trouvent d'accord avec les sentimens de mademoiselle de Mansfield : je la prie de permettre que je sois un des premiers à la féliciter, l'époux qu'elle a choisi, étant digne d'elle par ses vertus.

M. de Warendoff quitta ces dames, pour aller rendre compte au Roi. Il rencontra, en sortant, le jeune comte de Laniski, à qui il fit part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa mère.

Auguste qui connaissait les senti-
mens d'Albert, fut transporté de joie. Il courut à l'instant chez lui, et lui dit, en l'embrassant : Sophie est à toi: elle y consent, le Roi le veut, ma mère le désire, j'en suis enchanté ; viens, mon ami, lui témoigner ta reconnaissance.

Cet excellent étourdi ne donna pas le temps à Albert de se remettre de sa surprise. Il l'emmena, pour ainsi dire, malgré lui; et, sans se faire annoncer, ils entrèrent dans le cabinet de la comtesse, où les deux dames étaient occupées à calculer l'enchaînement des différens événemens qui les avaient conduites au bonheur. Sans autre préambule, La-

niski dit à Sophie, voici la seconde fois, Mademoiselle, que je vous présente un époux ; mais au moins celui-ci est digne de vous.

Albert était interdit et muet de plaisir. Les joues de Sophie se couvrirent d'une modeste rougeur : elle tendit la main à Albert, qui osa y poser ses lèvres brûlantes d'amour. Tous deux gardaient le silence. La comtesse les prit dans ses bras. Auguste était ivre de joie; dans son délire il s'écria : Que n'ai-je le talent de Sophie ; je ferais un dessin de cette charmante scène, qui serait le pendant *du vase prussien*. Frédéric, qui entrait dans ce moment, dit:

Sophie le fera le lendemain de ses noces.

Albert et sa future se jetèrent à ses pieds, muets d'étonnement et de reconnaissance.

Quelques jours après, leur hymen se conclut, et le bonheur se fixa près d'Albert et de sa compagne.

Fin de l'histoire de Sophie Mansfield.

Tu penses, mon ami, que Saint-Vigord ne nous raconta pas cette histoire en un seul jour, ni même de mémoire; mais ce qu'il est nécessaire que tu saches, c'est que St.-Vigord, qui est très-instruit, s'occupe, dans

tous les endroits où il séjourne, de littérature et de science.

Dans un de ses voyages à Berlin, il avait lu le récit de l'événement arrivé au comte de Laniski pour le vase prussien : cela l'avait intéressé : il l'avait traduit : je te l'ai envoyé tel qu'il a été composé.

Ces récits nous faisaient supporter l'hiver avec plus de patience, et réellement les soirées ne nous paraissaient pas longues. Je désire qu'ils te procurent le même plaisir qu'à nous.

Un jour que Saint-Vigord avait beaucoup traduit, Petrowits lui dit : « Monsieur, votre histoire sera incomplette, si vous ne remontez pas à la

source de la haine de la famille Paulauwitski contre celle Palinsky. Si vous le désirez, je vous en ferai part: je l'ai entendu répéter tant de fois à madame Palinska, qu'elle est présente à ma mémoire.

Saint-Vigord fut enchanté d'avoir ce complément, et nous priâmes tous deux Pétrowitz de nous raconter son histoire.

A mon tour, je t'en ferai part dans ma première lettre.

LETTRE IX.

Je t'ai promis, mon cher ami, de te rapporter l'histoire que devait nous raconter Pétrowits; mais, auparavant, il faut que je te rende compte de ce qui nous est arrivé le lendemain, jour auquel nous devions entendre ce récit.

Lorsque Paulowits se réveilla, selon sa coutume, il fut visiter le vase qui était près de l'entrée de la grotte.

Bonne nouvelle! s'écria-t-il ; le vase n'est pas gelé.

Tu sauras que, dans ces climats, il arrive quelquefois que la température

s'adoucit tout à coup d'une manière sensible ; mais qu'un ou deux jours tempérés sont les précurseurs d'un froid excessif.

Paulowits, qui connaissait parfaitement son pays, nous engagea à sortir de la grotte pour jouir de la clarté du jour, et aussi pour augmenter nos provisions, attendu que si nous avions deux jours doux, nous aurions ensuite un froid insupportable pendant plus d'un mois.

Nous suivîmes son avis : jamais le jour ne nous avait paru plus beau. Je te rendrais difficilement les sensations que nous éprouvâmes en contemplant le ciel : aussi, Saint-Vigord et moi, nous nous serrions l'un contre l'autre,

comme si nous venions d'échapper à un grand péril.

Paulauwits et son compagnon se mirent à abattre du bois; Saint-Vigord et moi le transportâmes dans la grotte. Pétrowits faisait le plus qu'il lui était possible provision de neige, pour remplir la citerne, que nous avions creusée le premier jour, et qui nous servait, après l'avoir fait fondre, à abreuver nos chevaux.

A la chute du jour, nous entrâmes dans la grotte; et, après avoir soupé, la fatigue que nous avions éprouvée nous força de nous livrer au sommeil, sans penser à l'histoire de Pétrowits.

Le lendemain, le vase n'étant point

encore gelé, nous recommençâmes nos travaux.

En nous enfonçant dans la forêt, nous entendîmes des cris douloureux qui nous effrayèrent. Notre premier mouvememt fut d'aller au secours du malheureux qui semblait implorer notre miséricorde; mais Paulauwits nous arrêta, en nous disant « : il ne peut y avoir dans cette saison qu'un habitant du pays qui s'expose à voyager; encore court-il de grands dangers. Peut-être est-ce quelqu'émissaire du comte : il est capable de tout; et que ne peut l'appât de l'or aux yeux de quelques individus? Allez chercher nos pistolets, et tous quatre nous visiterons le buisson.

Pétrowits, au premier cri qu'il avait entendu, avait couru à la grotte, et revenait à nous, tenant nos pistolets, comme nous nous disposions à les aller prendre.

Nous nous dirigeâmes alors vers le buisson : nous y trouvâmes un malheureux qui, sitôt qu'il nous aperçut, se mit à genoux, en nous priant de lui conserver la vie.

M. le colonel, s'écria-t-il en s'adressant à moi; vous êtes français, vous êtes bon; ayez pitié de ma misère, et ne me punissez pas des fautes de mon maître, dont je ne suis point coupable.—Qui es-tu et comment suis-je connude toi? — J'étais, il y a huit jours, au service du comte

Paulowitski, lorsqu'en traversant cette forêt avec lui j'eus le malheur de tomber de cheval et de me blesser à la tête. Il ne voulut jamais attendre que je fusse tout à fait revenu de ma chute. « Je n'ai pas envie, me dit-il, de passer la nuit dans cette forêt pour y geler: tant pis pour toi si tu es maladroit.

Il me fit donner un pain, une bouteille d'eau-de-vie et une pelisse, en me disant que je pourrais gagner à pied le premier bourg; que, s'il le quittait, avant que je m'y fusse rendu, il m'y recommanderait. Il partit aussitôt, sans écouter mes cris et mes prières.

Depuis huit jours, je me suis traîné

jusqu'ici; mais mes provisions sont épuisées : je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures : je tombe de faiblesse, et je regarde comme une protection du Ciel de vous avoir rencontré. Vous ne voudrez sûrement pas laisser périr un malheureux de froid et de faim.

—Encore une victime de ce monstre! s'écria Paulowits. Si vous y consentez, Messieurs, nous allons porter cet homme dans notre asile : si c'est un coquin, nous sommes plus forts que lui ; si c'est un honnête homme, nous serons heureux de lui avoir sauvé la vie. »

Nous y consentîmes, et nos deux

guides portèrent cet infortuné dans la grotte.

Aussitôt qu'il fut un peu réchauffé, et qu'il eut pris quelque nourriture, il nous remercia avec un air sincère, qui nous fit bannir tous les soupçons que nous eussions pu avoir; et, en effet, qu'avions-nous à craindre? nous étions quatre, bien armés, contre un homme sans défense, et que les huit jours qu'il avait passés dans la forêt avaient affaibli, au point qu'il lui fallut une semaine entière pour reprendre un peu de force.

Le lendemain, ainsi que Paulowits nous l'avait annoncé, le froid avait repris fortement, à en juger par le vase.

Ne pouvant sortir, nous demandâmes à cet homme pour quelle cause le comte Paulowitsky, qui était bien tranquille dans le village où nous l'avions laissé avec l'espoir d'y passer l'hiver, avait été contraint de se mettre en route? — J'ignore, Messieurs, le motif des ordres qui lui ont été donnés de se rendre sans délai en Sibérie. J'ai seulement entendu dire à notre hôte, qu'on était bien forcé maintenant de croire aux revenans, puisque madame Catherine Paulinwiska, qu'on disait morte depuis huit ans, ainsi que le chevalier de Longueil son époux, étaient tous deux bien portans, et que, si la ville de Moscou n'eût pas été brûlée,

ils y seraient encore avec la famille Lemaître.

— Ils se sont tous réfugiés chez le bourgmestre Palinsky, où ils vivent heureux, sous la protection du Conseil de la régence.

— Sans doute, c'est madame Catherine qui aura demandé justice contre les cruautés de son frère. Cela m'étonne, car elle a un bien bon cœur ; tant il y a, Messieurs, que le lendemain que notre hôte (que vous connaissez bien, puisqu'il vous a aidés à fuir ainsi qu'il s'en vante) nous eut raconté ce que je viens de vous dire, il arriva au bourg un nouvel ordre qui enjoignit à M. le comte de partir à l'instant pour la Sibérie.

Madame la comtesse et ses enfans ne le rejoindront qu'au printemps. Voilà tout ce qui est venu à ma connaissance. »

Le sort du comte nous fit tomber dans des réflexions qui apportèrent pourtant un peu de consolation aux maux que nous endurions. « Cet homme, disais-je à Saint-Vigord, qui est enraciné dans le crime, qui n'a marché que de forfaits en forfaits depuis sa plus tendre jeunesse, trop coupable pour avoir des remords, reçoit à la fin la punition de ses fautes. Le ciel est juste ; ainsi, mon ami, nous qui avons à peine des étourderies de jeunesse à nous reprocher, j'espère que, comme tu me l'as

prédit, nous nous retrouverons en France heureux et paisibles au milieu de nos familles, à qui nous raconterons, l'hiver, auprès du feu, nos aventures et celles du démon de la forêt.

Je n'en doute pas, me répondit mon ami; c'est pourquoi il faut prendre notre mal en patience: ainsi, laisse-moi traduire le récit de Paulowits; et donne des leçons à Petrowits. — Tu as bien vite oublié qu'il t'a promis le complément de ton histoire : je serais d'avis de le lui demander. — Tu as raison : groupons-nous auprès du feu et écoutons.

HISTOIRE

DE LA FAMILLE PALINSKY.

Pétrowits prit la parole en ces termes :

L'impératrice Catherine, qui voulait qne son règne fût glorieux, avait appelé, de toutes les contrées de l'Europe, des savans, afin de répandre les lumières dans toute l'étendue de son grand empire.

C'était flatter cette princesse, que de demander d'être admis dans les nouveaux colléges.

Le comte Paulauwitski sòllicita une place pour son fils dans le

même temps que Palinsky, aïeul de celui que vous connaissez, venait d'en obtenir une.

Sa fortune était bien différente de celle du Comte: orphelin dès sa tendre enfance, sa mère et lui n'avaient existé que des bienfaits de Pierre III, au service duquel il avait été attaché en qualité de sous-gouverneur, lorsqu'il n'était encore que grand-duc de Russie.

Le jeune Paulauwitzky et Palinsky se lièrent d'amitié aussi facilement que le font des jeunes gens qui étudient ensemble : mêmes études, mêmes habitudes, mêmes plaisirs, en voilà plus qu'il ne faut

pour former une liaison, que l'on a vu quelquefois durer jusqu'à la mort.

La jalousie vint bientôt altérer cette amitié ; Palinsky réussissait dans toutes les sciences, parce qu'il était persuadé qu'il ne pouvait augmenter sa fortune, que par un travail constant ; Paulauwitzky, au contraire, jouissant d'un bien considérable, pensait que cela devait suffire pour lui attirer une grande considération, et il se livrait peu à l'étude.

Les prix que son ami remportait de préférence à lui, furent le motif de la haine qu'il lui voua jusqu'à la mort.

Vous avez appris, par le récit de

Paulowitz, que ses enfans avaient hérité de cette haine.

Le temps des études fini, les deux écoliers retournèrent dans leur famille. Le comte Paulauwitzky fut présenté à la cour, entra au service de l'impératrice, et Palinsky, à la recommandation des principaux chefs du collége où il avait été élevé, fut placé à l'université de Saint-Pétersbourg, qui venait d'être instituée sous la protection de Catherine.

Il se passa quelques années sans que Palinsky vît le comte; leurs occupations étaient trop opposées. Enfin, par suite de l'abdication du Kan de la Crimée, en 1783, l'impératrice envoya dans ce pays beaucoup de

ses sujets, remplir les places du nouveau gouvernement qu'elle venait d'établir. Paulauwitzky fut nommé gouverneur du fort *de Chertza*, et Palinsky, juge ou bourgmestre. Ils se retrouvèrent donc fort éloignés de leur pays natal. Le besoin de se communiquer les réunit, et le comte parut avoir oublié sa jalousie contre Palinsky.

Lorsque cette partie de la Crimée fut civilisée et apprivoisée aux lois de l'impératrice, elle pensa, ainsi que tous souverains justes, à récompenser ceux qui avaient bien rempli leur devoir. Palinsky, par sa douceur et sa justice, s'était concilié tous les esprits, et avait fait ai-

mer le gouvernement : l'impératrice lui donna une décoration et une pension de cent ducats.

Paulauwitsky, au contraire, dénoncé par tous les officiers, qu'il ne ménageait pas plus que les soldats, fut rappelé à Saint-Pétersbourg, pour rendre compte de sa conduite ; et, sans la protection du grand-duc de Russie, qui sollicita sa mère en sa faveur, il eût été dès lors envoyé en Sibérie.

Paulauwitsky, depuis cet instant, jura une haine éternelle à Palinsky, qu'il soupçonna d'être l'auteur des dénonciations faites contre lui ; mais comme Palinsky jouissait d'une réputation sans tâche, il n'osa rien

entreprendre contre lui; et sa haine pour être concentrée n'en devint que plus forte.

Quelques années s'écoulèrent dans la paix et la tranquillité. Palinsky se faisait toujours adorer de ses subordonnés, et aucun des habitans de ses contrées ne regrettait leurs anciens maîtres.

Palinsky, malgré ses hautes qualités, n'en était pas moins sujet aux passions qui maîtrisent les hommes, et l'amour vint troubler la paix de son âme.

Pendant long-temps, il fit des efforts pour vaincre le sentiment qui l'attachait, malgré lui, à celle qui l'avait captivé, sans pouvoir y réussir. Enfin, il se persuada qu'il n'y

avait que l'absence qui pût le guérir. Il se détermina donc à demander son rappel, lorsqu'il en fut empêché par un événement qui a fait le charme de sa vie, et qui pourtant a attiré sur sa tête et sur celle de ses enfans les maux dont vous avez connaissance.

Zulma (c'était le nom de celle que Palinsky adorait en silence) perdit, malgré ses soins, la femme qui lui servait de mère. Une longue et pénible maladie la conduisit au tombeau, et l'homme que cette femme avait commis pour faire valoir le petit héritage de Zulma, sans aucune pudeur, voulut s'en emparer, aussitôt qu'elle fut morte.

Zulma, dans les premiers temps, ne s'occupa que de sa douleur ; mais l'indignation s'empara d'elle lorsque la fille qui la servait lui apprit que son économe avait déclaré que l'héritage de Zulma lui appartenait.

Cette belle fille se voyait, par l'infidélité de cet homme, réduite à la plus cruelle indigence et sans aucun moyen pour exister. Les filles de ce pays, surtout quand elles tiennent un certain rang, n'apprennent à faire aucun des ouvrages que l'on dit être d'une grande ressource aux Européennes.

Elle prit la résolution de venir demander justice à Palinsky. Elle

lui exposa ses griefs avec une timidité qui l'embellissait encore.

Palinsky n'osait la regarder, et jamais juge ne fut dans une position aussi cruelle. Il voyait bien que la réclamation de Zulma était juste ; mais l'homme infidèle, dans les mains duquel se trouvait son héritage, prétendait que ses titres étaient antérieurs aux lois que l'impératrice avait établies, et qu'il ne pouvait être jugé par ces lois ; qu'il était en possession du bieu ; que c'était par son travail qu'il avait acquis une valeur ; et que tous les droits, ceux de la nature et celui des lois existantes lorsqu'il avaitété commis pour le cultiver, l'enrendaient légitime possesseur,

A tous ces raisonnemens Palinsky aurait pu opposer l'autorité, la mauvaise foi de cet homme étant bien démontrée; mais, plus il sentait d'amour pour la belle Zulma, plus il redoutait de commettre une action qui aurait pu faire soupçonner qu'il n'avait agi que d'après la passion qu'elle lui inspirait.

Sans doute, se disait-il en réfléchissant, Zulma est d'une famille esclave; les principes dans lesquels ces gens élèvent leurs filles ne s'opposeront point à ce que je lui offre d'être la mienne; mais je prends à témoin l'honneur, que je n'emploierai que la persuasion pour l'engager à répondre à mon amour. Je vais

donc mander Zulma et son adversaire, donner à ce dernier la propriété du bien qu'il réclame, en vertu de lois injustes mais existantes, et j'offrirai à Zulma de venir partager ma fortune.

Cette résolution prise, il les fit venir tous deux. D'abord, il interrogea l'économe, et lui demanda si, lorsqu'il s'était chargé de faire valoir l'héritage de Zulma, ses parens étaient libres, et si lui-même n'était pas esclave?

Cette question embarrassa cet homme, qui fut un peu de temps sans répondre, ce qui donna le loisir à Palinsky de dire à la jeune personne : « Et vous, Zulma, vos

parens étaient-ils esclaves? — Esclaves! reprit-elle avec indignation: Sachez que mon père en avait, et que ni lui ni les siens ne l'ont jamais été : je suis la fille du dernier Kan de la Crimée. Si mon père n'eût pas traité avec l'impératrice et ne lui eût pas livré l'héritage de ses pères, cet homme, qui veut aujourd'hui me dépouiller, tremblerait à mes pieds.

« Apprenez qu'après l'abdication de mon père en faveur de votre souveraine, il s'était réservé la jouissance de la ville de Bascha-Serai, où il faisait sa résidence ; que la mort me l'ayant ravi lorsque j'étais en bas âge, la femme à qui l'on m'avait

confiée pour prendre soin de moi, ne connaissant pas la loyauté de Catherine, craignit que je ne devinsse l'esclave de cette princesse, et que, pour m'éviter ce malheur, elle m'amena à Chertza peu de temps avant que vous n'y vinssiez fixer votre demeure.

« Ce fut à cette époque qu'elle vendit les pierreries qui ornaient mon berceau, pour acheter la maison et les terres qui ont servi jusqu'à l'instant de sa mort à fournir à nos besoins, l'intelligence de cet homme les ayant fait rapporter bien au-dessus des produits anciens.

« Cette femme, que je chérissais comme ma mère, vient de m'être

enlevée par la mort : deux fois sa faux impitoyable m'a réduite à l'extrémité.

« Mon âge, lorsque je perdis mon père, ne me permettait pas de sentir l'horreur de ma position. Mais aujourd'hui, sans appui, sans parens, sans aucuns moyens d'existence, que vais-je devenir? »

— Vous devez tout attendre de la justice et de la générosité de l'impératrice, s'écria Palinsky, transporté de joie d'apprendre que Zulma n'était point de famille esclave. Je vais à l'instant lui faire part de votre position, et je suis tellement convaincu que Catherine vous traitera comme vous devez l'espérer, que je

vous conjure, jusqu'au moment où je recevrai les ordres de cette souveraine, de regarder ma maison comme la vôtre : vous y serez servie et respectée ainsi que vous avez droit de l'attendre.

Zulma, dont les mœurs étaient trop pures pour craindre que sa réputation fût compromise en venant demeurer chez un jeune homme, y consentit.

Palinsky confirma la possession du domestique infidèle ; fit venir à l'instant l'esclave de Zulma, qu'il établit avec sa maîtresse dans l'appartement le plus commode de sa maison, et se crut le plus heureux des hommes

de pouvoir, par ses soins respectueux, lui prouver son amour.

Enfin, pour ne pas vous ennuyer par le récit des événemens peu intéressans qui se passèrent pendant deux années, je vous dirai que Palinsky fut assez heureux pour plaire à la belle Zulma, et qu'il devint son époux.

Peu de temps après son hymen, par différens traités qui appartiennent à l'histoire et sont étrangers à mon récit, la Cour de Russie se trouva propriétaire de la Moldavie : le gouvernement crut devoir récompenser Palinsky en le rappelant et le nommant bourgmestre du bourg dépendant de Jassy.

Par une fatalité, qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir, le comte Paulauwitzky qui, après son rappel de la Crimée, avait été assez heureux pour plaire au grand-duc de Russie, et était rentré en grâce auprès de l'impératrice, obtint en même temps le gouvernement de cette capitale de la Moldavie, et fut encore une fois le supérieur de Palinsky, qui, aussitôt que le comte fut en possession de son gouvernement, vint lui rendre ses devoirs.

Le comte se considérant trop au-dessus du bourgmestre pour que celui-ci lui inspirât de la jalousie, lui fit un accueil assez gracieux, et

l'invita à venir le voir le plus souvent possible ; mais Palinsky, heureux au sein de sa famille, cherchait peu la dissipation, et ses visites chez le gouverneur étaient très-rares.

Le comte Paulauwitsky crut pourtant un jour devoir une visite au bourgmestre, qu'il savait être considéré à la cour de Saint-Pétersbourg. Il la lui fit donc sans être annoncé, et trouva Palinsky occupé à faire la lecture à Zulma, qui, pendant ce temps, travaillait à quelques ouvrages de femme.

La beauté de l'épouse de Palinsky frappa d'admiration le gouverneur.

J'ignorais que vous fussiez marié,

dit-il au bourgmestre, et marié à la plus belle personne de la terre.

Zulma rougit, ce qui l'embellit encore.

Le gouverneur ne pouvant s'éloigner de Zulma, demanda à Palinsky, sans cérémonie, de lui donner à dîner.

En les quittant, le plus tard qu'il put, il les engagea tous deux à venir voir la comtesse, qui serait enchantée de se lier d'amitié avec la belle Zulma.

Palinsky, connaissant parfaitement l'immoralité du gouverneur, n'était point tenté de faire faire à Zulma une plus ample connaissance

avec lui. Il s'était aperçu de l'impression qu'elle avait faite sur le comte ; mais il ne voulut pas l'en prévenir, dans la crainte de l'alarmer : la candeur et la vertu de son épouse lui étaient d'ailleurs trop connues, pour qu'il conçût aucune crainte de son côté ; cependant il prit la résolution de ne jamais mener Zulma à Jassy.

Huit jours se passèrent sans qu'ils entendissent parler du gouverneur, et Palinsky se persuadait qu'il avait été distrait par une autre beauté, lorsque tout à coup il entendit à sa porte le bruit de plusieurs équipages, et, à son grand étonnement, vit entrer chez lui la gouvernante et

sa suite, qui fut, ainsi que son époux, frappée de la beauté de Zulma.

La comtesse Paulauwitska était aussi vertueuse que son époux était criminel, et l'amitié qu'elle témoigna à l'épouse de Palinsky n'était point un sentiment factice. Ce sentiment dura jusqu'à sa mort, quoiqu'elle fût obligée, par les circonstances, de paraître avoir oublié Zulma.

La gouvernante fit les plus vives instances au bourgmestre pour l'engager à lui amener sa belle compagne, et ne les quitta point sans avoir obtenu la promesse qu'ils viendraient le surlendemain passer la journée chez elle.

Palinsky et son épouse se rendirent donc à Jassy : la comtesse les reçut avec des grâces infinies. Le comte fit beaucoup d'amitié à Palinsky, lui parla de leur liaison de collége, chercha à flatter son amour-propre, en lui rappelant ses succès, et affecta d'entretenir très-peu Zulma, qu'il traita avec le plus grand respect.

« J'ai appris, dit-il, à Palinsky, que votre épouse était la fille du dernier Kan de la Crimée : je crains pour vous que l'impératrice ne soit offensée que vous ayez contracté cet hymen sans avoir obtenu son agrément. Vous savez, comme moi, que les souverains sont jaloux de leur autorité, et qu'il serait possible qu'un

ennemi (car qui n'en a pas) fit entendre à cette princesse que l'ambition vous a fait contracter cette alliance : les habitans de Chertza ayant pour vous beaucoup d'attachement, il serait possible, dis-je, qu'on persuadât à Catherine que, profitant de votre influence dans ce pays, vous engageassiez les habitans à reconnaître un jour votre fils comme le descendant direct du dernier Kan, et à le proclamer leur souverain ; ce qui ferait une guerre nationale, très-difficile à éteindre.

« Dans ce cas, comptez sur ma tendre amitié et sur la protection du Grand-Duc, qui m'honore de ses bontés. »

« Je vous remercie, lui dit Palinsky, et suis très-reconnaissant de vos offres de services ; mais elles me sont inutiles : je savais trop ce que mon devoir m'ordonnait, pour avoir négligé d'obtenir l'approbation de l'impératrice, lorsque j'ai formé le projet d'épouser Zulma, et je l'ai obtenue.

« Je dois aussi vous rassurer sur les craintes que vous inspire la malignité de ceux qui voudraient donner à ma conduite des intentions que mes principes et ma moralité détruiraient à l'instant. Jamais les méchans n'entreprennent de perdre un homme, que lorsqu'il a donné

quelques légers motifs qu'ils ont l'art de rendre criminels.

« N'ayant rien, absolument rien à me reprocher, je suis sans inquiétude. »

Le comte fut courroucé de n'avoir pas eu l'occasion de mettre Palinsky sous sa dépendance : il espérait, en lui inspirant des craintes, le déterminer à souffrir qu'il rendît des soins à Zulma. Il jugeait d'après lui le vertueux Palinsky.

Néanmoins le comte ne se regarda pas comme vaincu. Il félicita le bourgmestre sur sa prudence, avoua qu'il ne l'aurait pas eue, et lui dit qu'il se trouvait heureux d'avoir pour voisin et pour ami un homme aussi

probe et aussi éclairé, à qui il pourrait, dans le besoin, avoir recours pour des conseils qu'il se ferait un devoir de suivre ponctuellement.

Depuis ce jour, la comtesse visitait souvent Zulma, et souvent aussi emmenait les deux époux à Jassy.

Le comte paraissant toujours aussi respectueux avec Zulma, Palinsky s'accusa de trop de prévoyance, et reprit toute la sérénité que cette conduite devait nécessairement lui inspirer. Mais hélas! il était près d'être forcé de se repentir de sa confiance. Le moment était venu où le comte, ne pouvant plus mettre de frein à ses désirs, avait résolu à tout

prix de déshonorer Palinsky, en lui enlevant son épouse.

Un jour que la comtesse avait envoyé sa voiture chercher monsieur et madame Palinsky, et qu'ils étaient à Jassy, sans aucune défiance du malheur qui les attendait, le secrétaire du gouverneur vint le prévenir que plusieurs malfaiteurs venaient d'être arrêtés au bourg de la forêt, et que M. le Bourgmestre ne s'y trouvant pas, les gardes faisaient demander les ordres de M. le Gouverneur, pour ce qu'il voulait qu'on fit à leur égard.

Ah! mon cher Palinsky, s'écriait le comte, que je suis désolé que la gouvernante vous ait engagé à passer

la journée avec nous! Les misérables qu'on vient d'arrêter peuvent profiter de l'obscurité pour s'évader en traversant la forêt, car il est indispensable de les faire amener à Jassy. — Je n'en vois pas la nécessité, M. le Comte, je vais me rendre au bourg à l'instant, et demain je vous ferai part des motifs de leur arrestation. — Je vais, en ce cas, vous faire seller un cheval, et un domestique vous accompagnera. — Ah! M. le Comte, s'écria Zulma, je vous en conjure, donnez des ordres pour que nous puissions avoir une voiture; pour tout au monde, je ne resterais pas à Jassy sans mon époux!»

L'effroi était peint sur la figure de

Zulma : Palinsky en était effrayé ; mais n'en soupçonnait point encore le motif.

« Rassurez-vous, belle Zulma, reprit le comte ; pour tout au monde aussi, je ne voudrais pas que vous éprouvassiez la moindre contrariété chez moi. Je vais donner des ordres pour que l'on fasse attendre chez le bourgmestre les gens que l'on a arrêtés : cela donnera le temps de trouver le cocher et les domestiques qui vous accompagneront.

Zulma fut satisfaite et la sérénité reparut sur sa figure angélique.

Une heure s'écoula sans aucune inquiétude. L'on vint avertir que la voiture était prête. Palinsky et son

épouse prirent congé de la comtesse, qui promit à Zulma d'aller le lendemain la visiter. Mais hélas ! ce lendemain devait être horrible.

A peine le bourgmestre fut-il entré dans la forêt, que des scélérats entourèrent la voiture, en employant la violence pour arracher de ses bras sa timide épouse qui s'y était réfugiée.

La résistance était inutile : Palinsky fut jeté par terre, et Zulma, qui était évanouie, fut transportée dans une autre voiture qui reprit aussitôt la route de Jassy.

Il serait difficile de peindre la fureur de Palinsky. Les scélérats qui l'avaient attaqué, craignant sa ven-

geance, le lièrent à un arbre, le désarmèrent, et reprirent au grand galop la même route que les ravisseurs. La voiture qui avait amené Palinsky et son épouse les suivit, ce qui confirma ce malheureux dans les soupçons que c'était le gouverneur qui était l'ordonnateur de cette atrocité.

Le bourgmestre se trouva dans l'impossibilité de courir après ces monstres : ils l'avaient, comme je vous l'ai dit, fortement attaché après un arbre.

Le lieu où il était, les ténèbres qui couvraient la terre contribuaient encore à augmenter l'horreur de sa situation : il ne pouvait en sortir que par un miracle.

La nuit commençait à s'avancer ; Palinsky n'avait plus la force de ressentir ses maux : ses membres froissés par les efforts qu'il avait faits pour se dégager étaient engourdis, et son âme anéantie.

Il crut entendre du bruit dans l'éloignement, et l'espoir consolateur revint à lui : il ne fut pas trompé; ce bruit augmentant fit entrevoir au bourgmestre, dans le lointain, un homme à cheval. Le crépuscule commençait à faire disparaître les ombres de la nuit; Palinsky, ressemblant le peu de forces qui lui restaient, appela à grands cris l'homme qui s'approchait, et le supplia de venir à son secours.

Jugez de l'effroi de cet homme et de l'espoir du bourgmestre, quand il reconnut son fidèle domestique, qui allait en grande hâte à Jassy, où il croyait trouver son maître.

Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, un malheur est toujours suivi d'un autre; je venais vous avertir que le jeune Palinsky a été attaqué hier au soir d'une fievre qui l'a fait tomber dans un délire affreux, et que votre présence est nécessaire au bourg.

Palinsky sentit qu'il tenait encore à quelque chose dans le monde, puisque son fils lui restait. Il crut que ses avis seraient utiles à la conservation de ce précieux gage de l'amour.

Accompagné de ce domestique, il prit la route du bourg.

Il fut en effet assez heureux pour arracher son fils à la mort.

Rassuré sur la santé de ce jeune homme, il s'informa de ce qui s'était passé la veille au bourg, et il apprit sans étonnement qu'il n'y avait eu personne d'arrêté. Déjà il avait soupçonné que c'était une ruse du gouverneur pour le faire tomber dans le piége, et que l'heure qui s'était écoulée depuis cette annonce jusqu'au moment de son départ avait suffi pour qu'il prît toutes les mesures qui devaient le faire réussir dans son exécrable projet.

Après avoir remis à son substitut

les pouvoirs nécessaires pour remplir sa place en son absence, et avoir recommandé son fils à l'esclave de Zulma, il partit pour Jassy, sans dire à personne les motifs de ce prompt départ.

En arrivant au gouvernement, il monta dans la chambre de la comtesse sans se faire annoncer. La colère l'agitait au point qu'il ne pouvait proférer une parole : la pâleur de la mort enveloppait tous ses traits, ses yeux étaient si hagards, que la comtesse en fut effrayée.

«Que vous est-il arrivé ? s'écria-t-elle: vous me faites frémir. — Madame, vous n'êtes donc point dans le complot? — De quel complot parlez vous je ne vous comprends pas. — Où est

le gouverneur ? il faut que je lui parle à l'instant même. — Il est parti hier immédiatement après vous pour Saint-Pétersbourg. — Le monstre ! Au nom des dieux, monsieur le bourgmestre, expliquez-vous. »

Après avoir mis le plus de calme possible dans ses sens, le bourgmestre lui rendit compte de ce qui lui était arrivé dans la forêt.

A son tour, la comtesse resta anéantie. « Est-il possible, s'écria-t-elle, que mon époux se soit rendu coupable d'un tel crime! Mon cœur se refuse à le croire. Monsieur le bourgmestre, je vous conjure de vous calmer. La vertu de Zulma vous est un sûr garant que rien ne la fera

s'écarter du sentier de l'honneur. Je vais moi, de mon côté, employer tous les moyens pour vous rendre cette épouse chérie. Reposez-vous sur mes soins. » A l'instant elle donna l'ordre qu'on lui préparât une voiture, et Palinsky la quitta pour suivre l'exécution de ses projets.

En sortant du gouvernement, il prit la route de Saint-Pétersbourg ; alla porter ses plaintes à l'impératrice, qui lui promit de prendre des renseignemens exacts, et de lui faire rendre justice. « Je ne puis, lui dit cette princesse, punir le comte d'un crime, avant d'avoir la preuve qu'il l'ait commis. »

Quelques mois s'écoulèrent sans

que Palinsky obtînt satisfaction. La douleur le minait lentement, lorsque le sort qui se lassait de le poursuivre, lui fit entrevoir un terme à ses maux.

Il reçut un matin une lettre de son fils, qui répandit la consolation dans son âme. Il lui apprenait qu'un mois après son départ, sa mère était arrivée au bourg accompagnée de la comtesse Paulauwitska; qu'elle était faible et languissante, mais que le plaisir de se retrouver dans sa maison, de recevoir les caresses de son tendre fils et les marques d'attachement de ses domestiques, tempérait un peu la douleur qu'elle ressentait de son absence. Il le conjurait, au nom de cette tendre épouse et au

sien, de venir rendre, par sa présence, le calme et le bonheur à deux êtres qui ne chérissaient la vie que pour la passer près de lui.

Palinsky fut au comble de la joie. Le lendemain il fut encore plus heureux, en recevant une lettre de Zulma, qui lui faisait le détail de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'on l'avait ravie au bonheur.

Aussitôt qu'on nous eut séparés, lui disait-elle, je fus transportée dans un lieu qui m'était absolument inconnu : là, j'eus le bonheur, étant accablée par la douleur et l'incertitude de votre sort, de faire une maladie qui me tint pendant près d'un mois aux portes du tombeau. Je fus heureusement, pen-

dant tout ce temps privée de mémoire et dans un délire continuel. Lorsque je revins de cet état de mort, je promenai des yeux effrayés autour de moi, et tâchai de me rappeler les événemens sinistres qui nous avaient séparés. La première personne que j'aperçus fut la comtesse Paulauwitska, qui me pressa dans ses bras, et m'ordonna de garder le silence jusqu'à ce que j'eusse repris assez de force pour écouter tranquillement le récit qu'elle allait me faire de ce qui s'était passé depuis notre dernière visite à Jassy. « Pour vous rendre soumise à ma prière, je vous dirai, Zulma, que votre époux est en parfaite santé, et que

son bonheur n'est troublé que de votre absence. Pour mettre fin à vos peines à tous deux, recevez les soins qu'on vous donne, sans impatience, afin d'accélérer votre convalescence, et que je puisse jouir de la satisfaction de vous remettre dans les bras de votre époux. »

J'arrosai les mains de la comtesse de mes larmes, et lui promis de me conformer en tout point à ses volontés.

Le soir, elle me dit qu'elle était obligée de me quitter, mais qu'elle me promettait de venir passer la journée du lendemain avec moi.

Le lendemain à midi, la comtesse n'était point arrivée, et je com-

mençais à prendre de l'inquiétude, lorsque la femme qui était auprès de moi, me dit : « Tranquillisez-vous, Madame, vous êtes en sûreté dans cette maison : ceux qui l'habitaient, lorsqu'on vous y a conduite, en ont été chassés : vous n'êtes entourée que de personnes attachées à la comtesse Paulauwitska, et vous ne courez aucun danger. » — Puisque vous prenez la peine de me rassurer, dites-moi, je vous en conjure, comment il se fait que je sois dans ce lieu, éloignée de mon époux, et que la comtesse me prodigue ses soins ? Je me perds dans mes réflexions ; car, assurément, ce n'est pas la comtesse qui m'a fait enlever

dans la forêt. — Non, Madame, elle est trop vertueuse pour avoir l'idée d'un pareil crime. Je ne puis vous dire comment et par qui vous fûtes enlevée. Tout ce que je sais, c'est que le lendemain du soir où vous quittâtes Jassy, nous vîmes arriver M. Palinsky, se présentant devant madame la comtesse dans le plus grand désespoir ; qu'après un court entretien, Madame ordonna qu'on lui préparât une voiture, et que, seulement accompagnée de M. son oncle et de moi, elle se rendit dans cette maison. Nous y trouvâmes M. le comte fort inquiet de l'état d'insensibilité dans lequel vous étiez depuis la veille. Madame la comtesse lui té-

moigna l'étonnement dans lequel elle était de le trouver dans cette maison, et se plaignit de la nécessité de s'y rendre elle-même pour s'opposer à ce qu'il consommât un crime qu'elle ne pouvait concevoir qu'il eût projeté de commettre.

« Alors, M. le général, l'oncle de Madame, fit une verte réprimande à M. le comte, qui était intimidé comme un enfant pris en faute.

« M. le général, de son autorité, fit venir la femme qui habitait cette maison ainsi que les hommes qu'elle avait à son service. Lorsqu'il se fut assuré qu'ils étaient tous réunis, il envoya chercher des gardes, et, malgré leurs cris et leurs larmes,

il les fit tous conduire dans la prison de Jassy. Ensuite il exigea du comte qu'il se rendît au Gouvernement. Dès qu'ils y furent tous deux, M. le général, après avoir pris les mesures nécessaires pour que son neveu ne revînt point ici, y fit venir un chirurgien et des domestiques pour vous soigner.

« Madame la comtesse m'ordonna de rester près de vous pour vous servir. Vous ne revîntes, Madame, de votre long évanouissement que pour tomber dans un délire qui ne vous a quitté qu'hier. »

« Pendant ce temps, M. le général et madame la comtesse n'ont pas

manqué un jour sans venir vous visiter,

« Comme le chirurgien avait annoncé hier matin que les symptômes allarmans étaient tout à fait dissipés, que bientôt vous recouvreriez la raison et la mémoire, madame la comtesse a voulu rester près de vous, pour vous inspirer de la confiance et vous engager à remplir les ordres du chirurgien, afin que vous fussiez plus tôt en état de retourner près de M. votre époux et de votre fils. »

Ce récit me donna une pleine confiance dans cette femme.

Au lieu de la visite de la comtesse, je reçus celle de son respectable oncle, qui avait eu la bonté

de venir excuser sa nièce de ce qu'elle était obligée de rester à Jassy, s'étant déterminée très-promptement à faire voyager son fils, qui partait le lendemain. La comtesse désirait rester avec le comte Paul jusqu'au moment de son départ.

Je fus sensible, ainsi que je le devais, à cette attention.

Enfin, mon cher époux, je passai encore quinze jours dans cette maison, où les soins les plus assidus et les attentions les plus marquées m'ont rendue à la santé. Madame la comtesse a poussé la bienveillance jusqu'à me reconduire elle-même dans notre maison, où je n'aspire plus

qu'au bonheur de vous revoir. Je me porte maintenant très-bien ; je ne suis triste que de votre absence, et je vous prie de l'abréger le plus qu'il vous sera possible.

Aussitôt que Palinsky eut reçu cette lettre, il se présenta à l'audience de l'Impératrice, et la supplia de vouloir bien l'écouter un moment. Alors il lui rendit compte de la conduite généreuse de la comtesse et du général, et supplia cette princesse, en considération des vertus de la comtesse Paulauwitska, de pardonner au Gouverneur, ainsi qu'il le faisait lui-même, dans toute la sincérité de son âme.

« Mes ordres sont donnés, lui ré-

répondit l'Impératrice : un particulier peut pardonner les fautes commises envers lui ; mais un Souverain doit punir, pour effrayer les criminels : il ne doit être indulgent que pour les fautes légères, et pour ceux qui ne sont pas coupables avec récidive comme l'est le comte Paulauwistky. »

« Le général, oncle de la comtesse, est nommé gouverneur à sa place. Partez reprendre la vôtre, et comptez sur ma protection, tant que votre conduite sera irréprochable. »

Paulauwits vous a rendu compte comment les ordres de l'impératrice furent exécutés.

Palinsky n'eut jamais le courage

de voir la comtesse Paulauwitska en passant à Jassy. Il se rendit aussitôt au bourg. Il fut reçu de sa famille avec une joie inexprimable.

L'année d'après son retour, il maria son fils : c'est celui qui fut l'ami du chevalier de Longueil, et que vous avez vu périr par suite de la haine des Paulauwitsky.

Zulma et son époux semblaient attendre la naissance des deux petites Palinska pour terminer leur existence. Ils moururent à huit jours l'un de l'autre, environ six mois avant le retour du gouverneur qui vient d'être disgracié. Fassent les Dieux que son fils ne remplisse jamais une place éminente, si il ne

se corrige pas! Mais vous voyez qu'il a hérité de la haine de ses pères contre la famille Palinsky, puisque, sans M. Lemaître, ce négociant français, le bourgmestre actuel était encore leur victime.

Ainsi se termina le récit de Pétrowits, qu'il ne fit pas sans éprouver de vives émotions et sans nous les communiquer.

La conduite et les discours de ce jeune homme, qui montrait une candeur respectable, nous inspiraient tous les jours plus d'attachement, pour lui, surtout à moi qui étais souvent avec lui, étant son maître de langue et de dessin; ce qui me mettait dans le cas de l'apprécier.

Si nous eussions eu souvent des récits semblables, le temps nous aurait paru beaucoup moins long.

LETTRE X.

Nous restâmes encore près de six semaines dans cette grotte, faisant en sorte de tuer le temps, plutôt que de le passer. St-Vigord écrivait beaucoup, et moi je m'étais (comme je te l'ai dit), institué maître d'école. J'étais bien dédommagé de mes soins par l'aptitude de Pétrowits, qui faisait des progrès inconcevables.

Ce jeune homme était d'une douceur angélique : il avait toutes les manières d'une femme, et en possédais même les talens.

Il avait poussé la prévoyance si loin, lorsqu'il s'était occupé de faire nos provisions, qu'il s'était muni de fil, d'aiguilles, de canevas et de laine; en sorte que le soir, lorsque St-Vigord ou moi faisions la lecture, Pétrowits travaillait en écoutant avec autant d'attention que l'aurait pu faire une femme qui aurait reçu une éducation soignée.

Un jour que je lui en témoignais mon étonnement, il me répondit qu'ayant été, presque dès le moment de sa naissance, toujours avec les demoiselles Palinska, et n'ayant pas été accoutumé à aller jouer avec de jeunes garçons, madame Palinska s'était plu à lui montrer les mêmes

ouvrages qu'à ses filles, et que, depuis qu'il était grand garçon, il avait toujours continué de s'en occuper ; qu'il s'était convaincu que cela était utile, surtout depuis que nous étions enfermés dans cette grotte, où il avait trouvé dans son travail une ressource contre l'ennui.

Les raisonnemens de Pétrowits, sa constance dans les momens difficiles que nous avions passés, sa présence d'esprit, son instruction, tout, dans ce jeune homme, m'étonnait. Quelquefois je me disais : à coup sûr, il n'est pas ce qu'il veut paraître.

St-Vigord pensait comme moi sur son compte. Enfin je me persuadai qu'il n'était pas domestique chez le

Bourgmestre, mais un parent élevé par cette respectable famille; qu'Elisabeth s'était confiée à lui pour nous rendre les services signalés que nous en avions reçus, et que l'amour unissait ces deux cœurs.

Pénétré de cette idée, un jour que je lui donnais une leçon d'italien, je m'interrompis tout à coup, et le fixai avec attention : ce qui le fit rougir. Je profitai de son trouble pour l'interroger.

« Pétrowits, lui dis-je, quoique nous vous ayons des obligations que nous n'oublierons de notre vie, je vous avouerai que mon ami et moi sommes un peu indisposés contre vous. — Qu'ai-je donc fait

qui doive vous offenser ? — Je vais vous le dire.

« Depuis près de six mois que vous nous prodiguez les soins les plus affectueux, que votre prudence et votre esprit nous ont garantis des plus grands périls, vous avez dû vous convaincre de la reconnaissance et de la haute estime que nous vous portons. Vous devez penser aussi que nous ne sommes pas venus jusques à aujourd'hui sans soupçonner que vous êtes tout autre chose que ce que vous annonçez. » Le trouble de Pétrowits augmentait sensiblement et je continuai : « Oui, nous sommes persuadés qu'il est impossible, surtout dans l'endroit où

vous êtes né, qu'un simple domestique ait reçu une éducation aussi distinguée : ce qui serait bien extraordinaire dans un pays où les gens de la classe du peuple sont considérés comme esclaves et traités de même. Nous pensons donc que, parent de M. Palinsky ou de son épouse, vous avez été élevé dans sa maison ; que la facilité d'être sans cesse avec les demoiselles Palinska a fait naître en vous un sentiment qui s'efface difficilement, quand il a pris naissance dès les plus jeunes ans, et que c'est ce sentiment qui vous a fait consentir, à la prière d'Elisabeth, à nous secourir et à nous donner autant de preuves d'amitié. Pour-

quoi n'avoir pas eu assez de confiance en nous pour nous faire cet aveu ? L'intérêt que vous nous inspiriez, la reconnaissance que nous vous devions nous ont fait vous distinguer de nos domestiques ; mais enfin il est impossible que nous ne nous soyons pas quelquefois laissé aller à des mouvemens de vivacité qui ont dû vous offenser, et que vous étiez forcé cependant de nous pardonner, puisque vous nous aviez laissé ignorer qui vous étiez. »

Pétrowitz fit un profond soupir, et, avec un sourire enchanteur, il me dit : « Je vois bien qu'il est impossible d'échapper à la pénétration des Français ; mais je vous en con-

jure, monsieur le colonel, laissez-moi mon secret, et gardez vos soupçons. Je suis à mon tour reconnaissant des égards que vous me témoignez, et j'en conserverai éternellement le souvenir. »

Cet entretien me donna une haute idée de ma pénétration : j'en rendis compte à Saint-Vigord qui fut parfaitement de mon avis, et nous redoublâmes d'égards pour Pétrowits.

LETTRE XI.

Enfin, mon ami, nous voici hors de la grotte! Nous ne l'avons cependant pas encore abandonnée; mais nous nous promenons toute la journée et ne rentrons que pour les repas et pour dormir.

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, nous restâmes encore six semaines dans notre antre. Un matin, Paulauwits vint nous avertir que notre captivité ne tarderait pas à finir, le vase se dégelant petit

à petit et n'ayant pas été repris la nuit dernière; ce qui annonçait que l'hiver avait fait place au printemps, et qu'aussitôt que l'eau du vase redeviendrait tout à fait liquide, nous pourrions, sans courir aucun danger, entreprendre des promenades dans la forêt; mais qu'il nous prévenait aussi qu'il était nécessaire que nous attendissions quelques jours, pour que nos chevaux se fussent dégourdis et eussent repris un peu de force avant de nous mettre en route, sans quoi nous les ferions périr.

Ces pauvres animaux nous étaient trop nécessaires et la jument trop chère, pour que nous voulussions, en sortant de la forêt plus promptement,

risquer de les perdre, d'abandonner nos charriots et nos bagages.

Nous étions d'ailleurs si satisfaits de penser que nous allions jouir du bonheur de voir le jour, et de respirer l'air, que nous étions très-disposés à n'exiger de nos gens et de nos bêtes que ce qu'ils voudraient bien nous accorder.

Deux jours après, Paulauwits ouvrit la grotte en grande cérémonie, et nous vîmes avec une surprise mélée d'admiration, que, dans les endroits où la neige était tout à fait fondue, l'herbe y était aussi verte et aussi abondante qu'il était possible de le désirer: aussi nos pauvres chevanx étaient-ils heureux autant que

nous; l'on eut même beaucoup de peine à les faire rentrer le soir dans la grotte; ils craignaient sans doute d'y être encore enfermés aussi longtemps.

Dans nos promenades, j'examinais les différentes plantes dont la végétation était remarquable du matin au soir. Beaucoup me paraissaient semblables à celles que j'avais vues dans nos bois, en France. Pétrowits me les désignait avec les noms qui leur sont propres dans ce pays. Je prisquelques branchages et quelques feuilles, que j'ai conservés précieusement pour les confronter avec celles de France.

En quinze jours, nos chevaux re-

prirent assez de force pour que nous pussions nous mettre en route.

Je t'avoue cependant que je ne quittai point notre chère grotte sans éprouver un serrement de cœur, tant l'habitude a d'empire sur les hommes. Puis, réellement, nous y avions été heureux autant qu'il était possible de l'être éloignés de toutes sociétés. Il faut convenir aussi que Pétrowits répandait un charme inexplicable auprès de nous, et que j'aurais, je crois, volontiers consenti à ne jamais quitter cet asile, si une puissance invincible l'avait contraint d'y rester.

Nous partîmes par un jour superbe; mais la forêt était si longue,

que nous fûmes forcés de coucher deux nuits au bel air. Pétrowits fut un peu incommodé, et nous exigeâmes qu'il se fît un lit dans un des charriots : quoique l'air fût assez tempéré, nous craignîmes qu'il ne souffrît du froid, toujours plus sensible la nuit.

Nous quittâmes enfin cette forêt, et apercûmes sur la droite un village. Ce n'est pas notre chemin, nous dit Paulauwits; mais, comme nous ne sommes pas obligés de nous rendre à jour fixe à Tobolsk, si vous m'en croyez, nous y séjournerons quelques jours, ne fût-ce que pour renouveler connaissance avec des hommes.

Nous y consentîmes, et dirigeâmes

nos chevaux vers ce village, où nous fûmes rendus avant la nuit.

Nous apprîmes en arrivant que le comte Paulauwitski n'en était parti que la veille ; que, dès le lendemain de son arrivée dans ce lieu, il avait été attaqué d'une fièvre maligne, que cette fièvre est très-fréquente dans ces climats ; qu'on avait craint long-temps pour sa vie ; mais qu'enfin, après une longue convalescence, il avait repris la route de la Sibérie.

Nous séjournâmes environ quinze jours dans ce village, tant pour nous remettre de notre longue retraite, que pour fortifier la santé de Pétrowits, qui, étant beaucoup

moins fort que nous, avait été plus fatigué du genre de vie que nous menions, et de la privation totale de l'air. Enfin nous arrivâmes à Tobolsk sans aucun accident. A peine étions-nous descendus à l'auberge, que nous fûmes visités par des militaires français, qui habitaient la Sibérie bien avant l'hiver, et qui n'en avaient pas, comme nous, éprouvé tous les embarras.

Je te l'ai déjà dit, ne t'attends pas à la description des pays que nous avons traversés : ce sont nos aventures que je te raconte, et point dutout un itinéraire de nos voyages.

Le lendemain de notre arrivée à Tobolsk, en nous promenant sur la

place, la première personne que nous rencontràmes, fut le comte de Paulauwitski, qui parut aussi déconcerté que surpris. Je l'abordai avant qu'il fût remis de sa surprise, et lui dis: « vous ne vous attendiez pas, M. le comte, à nous rencontrer ici; mais ce qui doit vous consoler, c'est que vous y resterez après nous; car, nous espérons n'être pas plus de temps à Tobolsk qu'il n'en faut pour visiter la ville; et nous le quittâmes sans attendre sa réponse.

En effet, les militaires que nous avions vus nous avaient dit que l'on parlait de paix, et qu'il y avait lieu d'espérer que bientôt nous reprendrions la route de la France.

Cet espoir n'était point chimérique. Le lendemain, en allant rendre nos devoirs au vice-roi, il nous dit que nous étions libres; que la paix était signée avec la France, et que toutes les puissances belligérantes étaient convenues de se rendre respectivement les prisonniers.

Cette nouvelle nous combla de joie, et, en retournant à la promenade, nous abordâmes tous les Français que nous rencontrâmes, en les embrassant et en nous félicitant respectivement de notre prochain retour dans notre patrie.

LETTRE XII.

Nous ne fûmes pas des derniers à réclamer les passeports qu'on devait nous délivrer pour quitter Tobolsk et reprendre la route de France.

La veille de notre départ, nous reçûmes la visite du comte Paulauvitsky, qui nous causa une grande surprise. Il voulut d'abord prendre le ton hautain, se croyant sans doute encore gouverneur de Jassy et pouvant nous intimer ses ordres ; mais le peu d'égards que nous lui témoignâmes, le fit rentrer en lui-même ;

et, se contraignant malgré lui, il nous dit qu'il venait réclamer un homme qui lui appartenait, et que nous étions sûrement assez justes pour le lui rendre.

« Je sais, Monsieur, lui répondis-je, que dans votre pays on vend les hommes aux marchés comme des bêtes de somme; mais nous autres, Français, qui ne connaissons point d'esclaves, nous avons engagé celui que vous réclamez à notre service. Il est libre de nous quitter aujourd'hui et de rentrer au vôtre; mais je vous déclare que ce ne sera que d'après sa volonté, et non en vertu du droit que vous réclamez, droit que vous avez perdu par la conduite

barbare que vous avez tenue envers ce malheureux, qui, sans nous, serait mort de faim et de froid.

« Nous allons le faire venir : s'il consent, je vous le répète, à rentrer à votre service, nous lui en laissons la liberté ; mais si vous voulez employer la violence, je vais à l'instant chez le vice-roi, et, quoiqu'il soit indigne d'un galant homme de jouer le rôle de dénonciateur, je le deviendrai contre vous. Le motif qui m'y forcera, justifiera mon action. Je prouverai au vice-roi que nous avons arraché ce malheureux à la mort, à laquelle vous l'aviez abandonné par un égoïsme affreux ; et, quoique cette conduite soit atroce, il n'en

sera point surpris, quand il saura que le bourgmestre Palinsky est tombé sous vos coups ; que vous avez eu la férocité d'ordonner l'assassinat du chevalier de Longueil, qui se croyait votre ami, et qui n'est échappé à votre fureur que par un miracle.

« J'ai pour témoin de ce que j'avance Paulowits, votre ancien domestique, que vous avez supposé aussi cruel que vous. Ce Paulowits est attaché à notre service ; il nous a aidé à fuir, sans nous connaître, et seulement par le désir de vous arracher de nouvelles victimes.

« Réglez votre conduite d'après ce que je viens de vous dire, et réfléchissez que, si vous avez été assez

heureux pour ne pas subir la peine que vos crimes méritaient, c'est par une protection invisible qui a eu assez d'indulgence pour vous laisser l'instant du repentir. »

Quand les scélérats sont démasqués, ils sont lâches et soumis : le comte paraissait humilié, mais non corrigé. Il était aisé de s'apercevoir qu'il maîtrisait la fureur qui le possédait, parce qu'il était dans l'impuissance de nous faire repentir de ce que nous connaissions ses crimes.

Je lui demandai de nouveau s'il désirait que je le fisse parler à l'homme qu'il réclamait. Il me répondit : — « Non ; il a pris les ma-

nières françaises! il ne peut plus me convenir ; » et il nous quitta.

Dès qu'il fut sorti, je dis à Saint-Vigord que je pensais que la prudence exigeait que nous nous rendissions chez le vice-roi, non pour dénoncer Paulauwitzky, ainsi que je l'en avais menacé, mais pour lui rendre compte comment nous avions trouvé cet homme dans la forêt, et si nous pouvions, sans nous compromettre, l'emmener avec nous jusqu'à Jassy.

Saint-Vigord ayant approuvé ma précaution, nous allâmes à l'instant chez le vice-Roi, à qui nous fîmes le récit que tu connais. Il nous répondit qu'il avait une trop parfaite con-

naissance du caractère du comte, pour révoquer en doute notre assertion ; que sûrement Paulauwitzky ne se hasarderait pas à réclamer cet homme juridiquement ; mais que, pour éviter toutes contestations avec ce barbare, il allait faire comprendre le malheureux à qui nous avions sauvé la vie dans nos passe-ports, comme guide nécessaire ; ce qu'il ordonna sur-le-champ.

Il me serait impossible de te peindre la joie de ce pauvre diable, quand nous lui apprîmes ce qui venait de se passer : il nous baisait les mains, pleurait, riait aux éclats, et paraissait en délire.

« Vous venez, nous dit Paulowitz,

de lui rendre la vie une seconde fois; car à coup sûr, l'ancien gouverneur l'aurait fait assassiner, pour le punir de n'être pas mort dans la forêt.

Nous quittâmes Tobolsk le lendemain, et arrivâmes sans accidens au bourg où nous avions eu le bonheur de nous rendre six mois auparavant par les soins et la prudence de Pétrowits.

Notre hôte nous reçut en ami, et fut très-satisfait que nous lui eussions tenu la parole que nous lui avions donnée de le visiter à notre retour.

Il nous apprit que madame la comtesse Paulauvitska, son fils et sa fille, habitaient toujours le bourg que le comte Paul lui avait té-

moigné beaucoup de repentir; que mademoiselle Anne Paulauvitska et la comtesse sa mère s'étaient informées plusieurs fois, depuis le retour du printemps, si l'on avait eu de nos nouvelles, et qu'elles l'avaient prié de les avertir si, comme il y avait lieu de le penser, d'après la signature de la paix, nous faisions halte dans le bourg, en retournant en France.

Nous crûmes, d'après cela, indispensable d'aller lui faire une visite. Elle nous reçut avec beaucoup d'affabilité, et nous demanda des nouvelles de son époux. « Vous aurez sans doute appris, nous dit-elle avec une espèce d'embarras, que

Catherine Paulauvitska, la sœur de mon époux, que j'ai pleurée long-temps, croyant qu'elle était morte, habite maintenant la maison du bourgmestre Palinsky, et qu'elle a épousé un Français, ami de son frère? — Oui, Madame, tous ces événemens nous ont été racontés par Paulowits, l'ancien domestique de M. le Gouverneur. — Sans doute, Messieurs, vous vous arrêterez au bourg près de Jassy. Je sais que vous êtes liés d'amitié avec M. Palinsky? — Assurément, Madame, la reconnaissance nous l'ordonne; nous n'ignorons pas que c'est pour nous avoir rendu service, qu'il avait encouru la disgrâce de son souverain,

parce que de vils calomniateurs avaient empoisonné une action généreuse. — On les a bien vengés ! Mais enfin M. Palinsky possède entièrement la confiance de ma belle-sœur. Je vous prierai donc, M. le colonel, de l'engager à suspendre pour un temps les poursuites qu'il exerce contre le comte, mon époux, pour la restitution du quart de sa fortune, en vertu du testament de la feue comtesse.

Mon époux, croyant que le sort lui avait enlevé sa sœur, avait disposé de cette somme en faveur de ma fille; et j'avais conçu l'espoir de la donner en mariage à un Français qui annonce des qualités estimables »

et qui, j'en suis certaine, la rendrait heureuse.

Il n'y aurait que moi que cet hymen affligerait, car sûrement ce Français ne consentirait point à abandonner sa patrie, pour adopter celle de son épouse.

A l'instant, la conversation qu'eut le comte Paul avec Pétrowitz, la veille de notre fuite de ce bourg, me revint à l'esprit ; je pensai que c'était moi que la comtesse désignait dans ce Français qu'elle désirait donner pour époux à sa fille. Indigné de ce qu'elle soupçonnait qu'un vil intérêt pourrait influer sur ma résolution, je lui répondis : «Sans doute, Madame, vous estimez assez ce Français, pour

ne pas penser un instant qu'il consentirait à commettre une action aussi basse que celle de priver, ne fût-ce que pour un temps, le légitime propriétaire d'un bien qu'il ne pourrait posséder sans crime.

« C'est un malheur, sans doute, pour mademoiselle Paulauwitska, que tous les Français qui ont habité Jassy, aient à se plaindre essentiellement de l'ancien gouverneur; ce qui pourra toujours (malgré les vertus et les grâces de mademoiselle votre fille) s'opposer à ce qu'ils recherchent son alliance, étant essentiel pour le bonheur, d'estimer ceux que l'on doit (par les droits du sang) respecter. — « M. le colonel, le che-

valier de Longueil a été moins scrupuleux. — Madame, le chevalier ne devenait que beau-frère, l'époux de mademoiselle Paulauwitska deviendrait fils.

D'ailleurs, Madame la comtesse, le chevalier de Longueil, s'il était interrogé, donnerait sans doute d'excellentes raisons pour justifier son hymen.

Dispensez-moi, je vous en conjure, d'entrer dans de plus grandes explications, le respect que je vous porte m'impose silence.

L'arrivée du comte Paul et de sa sœur mit fin à cet entretien, que la comtesse paraissait disposée à continuer. Le comte Paul nous aborda

avec un embarras marqué, mais, comme notre hôte nous avait annoncé qu'il s'était repenti, nous lui témoignâmes la même bienveillance que s'il ne se fût pas rendu coupable envers nous.

Cette visite ayant été, contre notre gré, beaucoup trop longue, nous prîmes congé de la comtesse, sans la prévenir que nous comptions quitter le bourg le lendemain.

En rentrant à notre logement, nous apprîmes, avec beaucoup de chagrin, que Pétrowits, immédiatement après que nous étions sortis pour nous rendre chez Madame Paulauwitska, s'était trouvé très-incommodé; que, pendant une heure, on

avait craint qu'il n'étouffât; mais qu'heureusement d'abondantes larmes étaient venues à son secours, et l'avaient soulagé. Vous devez, M. le colonel, bien aimer ce pauvre jeune homme, nous dit l'hôtesse, car c'est vous qui êtes cause de l'accident qui m'a fait craindre un moment pour ses jours. — Moi, m'écriai-je avec effroi! ce serait bien innocemment; car je donnerais ma vie pour sauver celle de Pétrowits.—Je le crois; mais il n'en est pas moins vrai que c'est à cause de vous qu'il a éprouvé ce chagrin. Ecoutez.

« A peine un quart-d'heure s'était écoulé depuis votre sortie, que le comte Paul est arrivé. Pétrowits était descendu pour demander quelque

chose, car il est si bon, qu'il craint de déranger un domestique. Aussitôt qu'il eut aperçu le comte, il voulut se retirer, mais ce jeune homme le retint par le bras et lui dit: Pétrowits, tu ne me fuiras pas toujours, à moins que tu ne quittes le service du colonel, car nous allons habiter la même maison, la comtesse, dans le moment où je te parle, traitant du mariage de ma sœur avec le colonel.

En ce cas, reprit Pétrowits, rouge de colère, je quitterai le colonel, et il s'enfuit dans sa chambre. — Pétrowits a eu raison de s'offenser de ce que le comte Paul le prenait pour mon domestique, il ne l'est pas...—Je le sais, M. le colonel, personne n'en

est plus convaincu que moi ; mais enfin ce pauvre Pétrowits avait été si suffoqué, qu'il ne put gagner sa chambre. J'entendis du bruit, et par un pressentiment bien heureux, je craignis qu'il ne fût occasionné par la chute de ce pauvre enfant, et je courus de toutes mes forces à son secours. Hélas ! j'avais eu bien raison d'avoir peur : je trouvai Pétrowits étendu sur le carreau, sans aucun mouvement. Il est si léger et si mince, que je n'eus pas de peine à le transporter dans sa chambre : *je le déshabillai, M. le colonel*, et, à force de soins, je le rappelai à la vie. Mais comme il a pleuré quand il est revenu à lui ! Si vous l'aviez vu, il vous aurait fait pitié.

Sans en écouter davantage, je courus à la chambre de Pétrowits. Il était levé, paraissait assez calme, mais une tristesse profonde était répandue sur tous ses traits ; je lui pris la main, et, sans attendre qu'il m'interrogeât, je lui dis : « Avez-vous pu m'estimer assez peu, mon cher Pétrowits, pour penser un moment que je consentisse à lier mon sort à celui de la fille de Paulauwitski ; oui, la proposition m'en a été faite indirectement, et j'y ai répondu de manière à ôter tout espoir à la comtesse. » Alors je lui rendis compte de notre conversation.

A mesure que je dissipais les doutes de Pétrowits, la sérénité reparaissait sur sa figure, et je fus assez

heureux pour le calmer tout à fait.

Je tenais toujours sa main dans la mienne, il me la serra avec amitié et me dit :

« Vous avez raison et j'ai tort : j'aurais dû vous connaître, et me convaincre que c'était une méchanceté du comte Paul. »

— Ne le jugez pas avec cette prévention, mon cher Pétrovits, puisqu'en effet la comtesse m'en a fait la proposition, et que, sûrement, elle avait instruit son fils de ses projets.

— N'importe, j'ai toujours tort : la haine bien motivée que je ressens pour toute cette famille, sera peut-être mon excuse. J'avoue que je n'ai

pas assez réfléchi ; mais l'amitié que j'ai pour vous, et qui s'est fortifiée par l'habitude de vivre ensemble, m'a fait entrevoir les maux qui vous accableraient si vous contractiez une pareille alliance. Je suis fâché de vous avoir causé quelque inquiétude ; je me sens beaucoup mieux : j'aurais seulement besoin de prendre une boisson qui est en usage dans le pays : l'hôtesse la saura sûrement faire ; obligez moi de lui dire qu'elle monte à l'instant même, et faites-moi la grâce de me laisser seul avec elle.

J'obéis à Pétrowits, et l'hôtesse se rendit à ses ordres.

Tandis qu'il causait avec cette

femme, il me vint à l'idée, d'après les discours qu'elle nous avait tenus lorsque nous étions rentrés, qu'elle connaissait parfaitement Pétrowits, et que par elle je pourrais apprendre quel était ce jeune homme.

Leur entretien fut long et me causa tant d'impatience, que je me déterminai à entrer chez Pétrowits. L'hotesse en sortait comme je me présentais à la porte, et j'entendis qu'elle lui disait : *soyez tranquille, pour l'empire du monde, je ne trahirais point votre secret : il y a trop de vertu et de candeur dans votre conduite.*

Je feignis de n'avoir rien entendu. J'abordai Pétrowits avec l'air très-

satisfait de le trouver parfaitement rétabli.

La journée se passa tranquillement, mais sans que je pusse un moment entretenir notre hôtesse en particulier.

Le soir, son époux nous dit qu'ayant des affaires importantes à terminer à Jassy, il comptait assez sur nos bontés pour espérer que nous voudrions bien permettre à son épouse de profiter de notre compagnie pour traverser la forêt, et qu'au bourg elle prendrait un guide pour se rendre à la ville. Nous y consentîmes, et je fus en mon particulier très-satisfait d'avoir occasion d'entretenir cette femme, et de la faire causer

de manière à confirmer mes soupçons, qui s'accrurent encore pendant le souper, l'hôte et sa femme témoignant un respect profond à Pétrowits.

Le lendemain de grand matin, nous partîmes. En traversant la forêt, nous nous rappelâmes les angoisses que nous y avions éprouvées. Nous allâmes visiter la source que la pauvre jument nous avait fait découvrir, et la grotte où mon ami Saint-Vigord avait été si long-temps gisant sur un lit de douleur. Ces deux endroits nous inspiraient un sentiment de reconnaissance pour Pétrowits, que nous ressentions trop pour l'exprimer. Nous ne pûmes que le serrer dans nos bras.

Nous arrivâmes assez tard au bourg pour ne pas nous permettre d'aller faire visite à M. Palinsky, et nous remîmes ce plaisir au lendemain.

A peine faisait-il jour, Pétrowits et l'hôtesse étaient levés et se disposaient à sortir.

« Est-ce que vous ne nous accompagnerez pas chez le bourgmestre, dis-je à Pétrowitz? — J'irai vous y rejoindre; mais apprenez, me dit-il en riant, que je suis ici dans mon pays natal, et que j'ai des visites indispensables à rendre. »

Nous allâmes de suite chez le bourgmestre, qui fut enchanté de nous revoir. Le chevalier de Longueil, son épouse, madame Palinska

et sa fille cadette apprenant notre arrivée, se rendirent dans l'appartement de M. Palinsky, pour nous féliciter sur notre retour. Je ressentis, malgré moi, un serrement de cœur, qui faillit à me faire perdre contenance.

En voyant mademoiselle Palinska seule, le souvenir d'Elisabeth sa sœur se retraça à mon imagination. Je ne fus pas maître de la douleur qui s'empara de moi et qui me rendit d'un froid glacial à toutes les marques d'amitié qu'on nous donnait.

Le chevalier de Longueil surtout nous accueillit comme des compatriotes, nous offrit sa bourse et tout

ce dont nous pourrions avoir besoin pour retourner en France. « J'es-père, nous dit-il, vous y rejoindre aussitôt que j'aurai terminé les affaires de la succession de mon épouse.

« M. Lemaître, notre compatriote, quoique né à Moscou, se propose aussi de revenir en France. J'ai les plus grandes obligations à cet estimable ami, et je ne me croirai parfaitement heureux, que lorsque j'aurai la certitude de finir mes jours près de lui. »

Chaque mouvement que j'entendais du côté de la porte, me faisait retourner avec précipitation, espérant voir entrer Pétrowits, dont je

n'avais pas encore osé prononcer le nom.

Mais jugez de mon étonnement, lorsque, pressé par cette famille de raconter les événemens que nous avions éprouvés depuis notre séparation, je n'aperçus aucune surprise sur la figure de mes auditeurs, quand je prononçai avec beaucoup d'émotion le nom de Pétrowits. Je m'arrêtai dans ma narration, et j'attendis inutilement que quelqu'un de la famille témoignât de l'intérêt pour ce jeune homme. Le bourgmestre seulement nous dit : « C'est un brave enfant, je voudrais le connaître. »

Je prétextai une incommodité pour me dispenser de finir mon récit.

J'avais heureusement eu la précaution, dans la crainte de renouveler la douleur de madame Palinska, d'éviter de prononcer le nom d'Elisabeth.

Comme il était naturel que la fatigue du voyage et les embarras que nous avions éprouvés eussent en effet un peu altéré ma santé, l'on n'insista pas à me faire continuer ma narration ; mais le bourgmestre exigea que nous passassions le reste du jour avec lui. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre.

Jamais journée ne me parut aussi longue. Il me fut impossible de manger ni de prendre part à la joie qui animait les convives. Je ne parus y

faire attention que lorsque M. Palinsky dit qu'il fallait boire à notre heureux retour et à la santé du brave jeune homme qui avait contribué si efficacement à notre délivrance.

Enfin le soir arriva, et, à ma grande satisfaction, nous quittâmes la société.

Je volai plutôt que je ne marchai pour me rendre à notre logement. A peine y étais-je entré que je demandai Pétrowitz.

Il me serait impossible de te peindre la douleur dont je fus atteint, lorsqu'on me répondit qu'on ne l'avait pas revu depuis le matin.

« Et la femme qui l'accompagnait?

repris-je. — Elle n'est pas plus revenue que le jeune homme. »

Je montai précipitamment dans ma chambre, j'envoyai chercher Paulauwits qui était resté chez le bourgmestre avec le chevalier de Longueil. Je me roulais sur mon lit sans écouter aucune des observations de Saint-Vigord.

Quand Paulauwits arriva, je le conjurai de me sauver la vie en me rendant Pétrowits. « Ah! sans doute, m'écriai-je enflammé de colère, on l'a enlevé. C'est une machination infernale ourdie par le comte Paul, et exécutée par cette maudite femme que nous avons eu la faiblesse d'amener avec nous. Je veux partir,

attaqner ce vil ravisseur et le forcer à me rendre Pétrowits : il aura ma vie ou j'aurai la sienne.

— Personne, Monsieur, me dit Paulauwits, ne peut sortir du bourg sans la permission de M. Palinsky ; les gardes sont continuellement sur pied pour protéger le passage des prisonniers français ; ainsi vous devez être sans crainte sur l'enlèvement de Pétrowits : ce que j'entrevois de plus affligeant, c'est que l'on aura peut-être retenu ce jeune homme dans une maison du bourg, et qu'on l'aura empêché de donner de ses nouvelles ; mais il est encore moyen de s'en assurer, c'est de rendre plainte au bourgmestre de cet enlèvement.

Il ordonnera la visite de toutes les maisons du bourg, et nous retrouverons certainement Pétrowits: ainsi, monsieur le colonel, tranquillisez-vous. — Hé bien, mon ami, allons à l'instant chez le bourgmestre rendre plainte, et accompagnons les gens qui seront chargés de cette visite. — « Je vais vous affliger, Monsieur; mais il faut pourtant que vous sachiez la vérité.

« Ce serait pour retrouver sa fille, que le bourgmestre ne pourrait se permettre de faire visite dans aucune maison avant le lever du soleil.

« Demain, à la pointe du jour, j'irai chercher M. de Longueil, vous lui confierez votre chagrin : il con-

naît la manière de se conduire dans ce pays, comme s'il y était né, et je suis persuadé qu'il vous fera rendre justice. »

Il fallut bien, malgré moi, attendre ce délai. Je ne dormis pas de la nuit, quelque consolation que me prodiguât Saint-Vigord. Jamais je ne ressentis de douleur plus vive.

Le jour parut, et je ne laissai aucune tranquillité à Paulauwits, qu'il n'eût été chercher le chevalier. Il fallut encore attendre qu'on l'eût réveillé, qu'il fût habillé. Les minutes me paraissaient des siècles. Enfin il arriva.

Je lui rendis compte le plus succinctement possible des événemens

relatifs à Pétrowits. Il m'écoutait avec une attention scrupuleuse.

« Croyez, me dit-il, que je vous servirai avec le zèle d'un compatriote qui désire vous prouver l'intérêt que vous lui inspirez; mais permettez-moi de vous faire une question, en vous priant de me pardonner mes soupçons.

« Pétrowits est-il bien véritablement un homme? Sa conduite, vos regrets, votre désespoir même; tout me fait penser qu'une passion plus forte que l'amitié vous attache à cet être vraiment extraordinaire. — Je vous jure sur mon honneur, répondis-je, que jamais je n'ai soupçonné qu'il fût une femme, et qu'aucune de

ses actions n'a pu nous le faire pen-
ser. — Cela est bien étonnant ; mais soyez tranquille, je vais interroger le bourgmestre sur Pétrowits, et j'obtiendrai de son amitié l'aveu du motif qui lui a fait garder le silence sur ce jeune homme, en supposant qu'il le connaisse ; et je vous donne ma parole d'honneur de ne vous cacher aucune des circonstances qui l'y auront déterminé. »

Le chevalier me quitta aussitôt, afin, me dit-il, de pouvoir m'apporter promptement des consolations.

Je passai encore deux heures dans une anxiété difficile à rendre. Enfin Paulauwits m'apporta un billet du chevalier ainsi conçu : « Soyez tran-

« quille, mon cher colonel, Pétro-
« wits vous sera rendu : fiez-vous à
« mon zèle. Une chose qui doit vous
« rassurer, c'est que la famille Pau-
« lauwitski n'est pour rien dans l'ab-
« sence de ce jeune homme. J'espère
« contribuer à la satisfaction que
« vous ressentirez lorsque vous le
« connaîtrez, et cela me rendra heu-
« reux. »

Ce billet inintelligible me tranquillisa un peu, en ce qu'il m'assurait que je reverrais Pétrowits; et, dans ce moment, je n'étais capable d'aucun autre désir.

St.-Vigord, qui était ainsi que moi

très-affecté de l'absence de Pétrowits, fut, à ma prière, chez le bourgmestre s'informer si l'on avait de bonnes nouvelles. Il revint presque aussitôt, et me dit qu'il avait trouvé la famille de Palinsky si affairée, qu'il n'avait pu parler à aucun d'eux; que Paulowitz avait averti le chevalier (qui était de la conférence) que lui St.-Vigord était dans la maison et venait pour s'informer des nouvelles de Pétrowitz; que madame de Longueil était sortie de la chambre où ils étaient tous enfermés, et l'avait assuré que nous avions sujet d'être tranquilles et satisfaits, que, sous une heure au plus tard, son époux se rendrait à notre demeure pour nous

faire part de tout ce qui s'était passé d'extraordinaire dans la journée.

Il fallut encore attendre cette mortelle heure. Elle s'écoula lentement. Enfin, je vis entrer dans ma chambre le chevalier de Longueil, accompagné d'un monsieur qui m'était inconnu. Sans attendre qu'il m'adressât la parole, et sans m'informer qui était ce monsieur, je lui dis: « Chevalier, je compte sur l'exécution de votre promesse. — Je tiendrai bien plus que je n'ai promis. Colonel, vous êtes le plus heureux des mortels : voici M. Lemaître . dont vous m'avez entendu parler, que je vous présente. Il a aussi contribué à votre bonheur. Je regarde comme un mi-

racle qu'il soit arrivé justement à l'instant de la plus vive discussion.

« Ecoutez tranquillement, si cela vous est possible, ce que j'ai à vous raconter:

« Vous vous rappelez sans doute l'accueil gracieux que vous fit M. Palinsky, lorsque vous allâtes vous plaindre à lui de la scélératesse de vos guides, de la faiblesse que vous eûtes, Colonel, d'intercéder en leur faveur, et des événemens affreux qui en résultèrent.

« Vous vous rappellerez de même avec reconnaissance le vif intérêt que vous témoigna Elisabeth Palinsky, fille aînée du Bourgmestre. »

(A ce nom d'Elisabeth je frissonnai.)

« Peu de jours après votre départ, M. Palinsky fut traîné dans un cachot. Madame Palinska ne se contenta pas de gémir sur le sort que l'injuste Gouverneur faisait éprouver à son époux, elle se ressouvint de l'amitié que leur portait M. Lemaître, du crédit dont il jouissait à la cour de Russie, et elle partit aussitôt pour Moscou réclamer son appui.

« Vous avez appris dans votre route par le Gouverneur lui-même le résultat des démarches de l'amitié ; mais ce que vous avez ignoré, c'est qu'Elisabeth (que madame Palinska avait laissée, ainsi que sa jeune sœur,

aux soins d'une vieille femme à qui elle pouvait se fier) le jour même du départ de sa mère, quitta la maison paternelle et mit le comble au désespoir de sa sœur, qui se trouva seule, abandonnée de toute la nature.

« La pauvre Elisabeth n'était pas plus heureuse : errante de forêts en forêts, dans un dénuement total et cependant conservant toujours l'espoir de réussir dans son entreprise.

« Ce qu'elle a souffert est au-dessus de l'imagination, et le récit qu'elle nous en a fait aujourd'hui.... — Le récit qu'elle vous a fait ! Grand Dieu ! elle n'est donc pas morte! m'écriai-je? »

M. Lemaître et le chevalier se regardèrent avec un air de contente-

ment qui me frappa. « Continuez, Chevalier, je vous en conjure, vous ne pouvez vous faire une idée des sentimens qui m'agitent. — Oui, colonel, elle a souffert, souffert beaucoup ; mais ses souffrances sont loin de sa pensée, maintenant qu'elle est au milieu de ses parens, qui la comblent de caresses, et qui ont bien voulu lui pardonner la conduite plus qu'imprudente qu'elle a tenue. Heureusement que sa candeur l'a garantie de maux qui seraient aujourd'hui irréparables, d'après la manière de voir et de penser de la famille Palinsky. » — Chevalier, il faut que vous me conduisiez chez le Bourgmestre, que je ne quitte pas

ses genoux que je n'aie obtenu la main d'Elisabeth : vous savez quelles obligations je lui ai, et que c'est elle qui a engagé Pétrowits!

« Mais que dis-je, et quel projet formé-je! Quoi! pour lui témoigner ma reconnaissance, je lui plongerais un poignard dans le sein! Non, je dois respecter les engagemens de cette généreuse fille: sans doute l'amour le plus tendre l'unit à Pétrowits; il n'y a que ce sentiment qui puisse faire entreprendre jusqu'à l'impossible; et ce jeune homme, digne du respect et de l'attachement de ceux qui le connaissent, a tout tenté pour exécuter les ordres de sa maîtresse.

« Chevalier, mettez le comble à mon bonheur en m'apprenant que M. Palinsky consent à faire celui de sa fille.

— D'après vos sentimens, je crois pouvoir vous assurer qu'elle sera heureuse ; souffrez que je vous instruise entièrement de ce qui intéresse la famille Palinsky : la reconnaissance qu'elle vous inspire vous en fait la loi.

« Elisabeth, d'après votre opinion, doit unir son sort à celui de Pétrowits; je puis même vous assurer qu'aujourd'hui les deux personnes n'en font plus qu'une. Mais vous, colonel, qui avez tant d'obligations à cette Elisabeth, ne pourriez-vous pas consentir à passer vos jours avec elle, en

épousant sa sœur, qui ne lui cède ni en vertu, ni en grâces ?

Un silence de quelques minutes régna au milieu de nous.

Non, Chevalier, répondis-je, je vous tromperais, si je vous laissais entrevoir cette espérance : je ne suis plus susceptible d'amour, et ce sentiment est nécessaire dans les commencemens d'un hymen, afin que la tendre amitié et la confiance lui succèdent.

L'amitié que j'ai pour Pétrowits est le seul sentiment dont je croye que je puisse être jamais capable, et la sœur d'Elisabeth Palinska doit inspirer un amour aussi tendre que respectueux.

Maintenant que vous venez de nous

faire part de vos sentimens, dites-nous avec la franchise qui caractérise un officier français, si cette répugnance à épouser une Palinska, ne viendrait pas de quelques engagemens que vous auriez contractés en France? — Non, je vous donne ma parole que je n'ai jamais eu aucune liaison sérieuse, et que, sans la tendresse que je ressens pour ma mère, et l'amour que tout bon citoyen doit à sa patrie, je consentirais volontiers à passer mes jours au milieu de la famille Palinsky, pour jouir continuellement de leur société et surtout de celle de Pétrowits, duquel je ne me séparerais qu'avec la plus grande douleur. »

Pendant cet entretien, St-Vigord, que Paulauwits était venu chercher de la part de Madame de Longueil, s'était rendu chez la famille Palinsky avec empressement. Il revint presque aussitôt nous rejoindre. En entrant, il m'embrassa avec une effusion d'amitié, semblable à celle que nous nous témoignions lorsque nous étions échappés à quelques grands périls. Sa figure était rayonnante de plaisir. Le chevalier de Longueil lui prit la main avec affection (sans doute il lui fit un signe pour lui imposer silence,) et lui dit: Voilà comme les Français savent aimer.

M. Lemaître reprit l'entretien, que l'arrivée de Saint-Vigord avait *i*nterrompu.

« M. le colonel, le chevalier vous a dit que j'étais heureusement arrivé à temps chez notre ami Palinsky pour faire cesser son incertitude sur votre compte : cela est exactement vrai.

« Lors du malheur arrivé au bourgmestre, je voulus m'informer si les personnes qui (bien involontairement) avaient occasionné sa disgrâce, étaient dignes de l'intérêt qu'elles lui avaient inspiré.

« Vous savez, M. le colonel, qu'il y a au service de la Russie plusieurs gentilshommes français : je m'adressai à l'un d'eux pour prendre des renseignemens sur votre compte, et le hasard fit que cet officier connais-

sait parfaitement votre famille ; et il m'en rendit le témoignage le plus satisfaisant.

Ces détails étant inutiles, alors je n'eus ni l'occasion, ni l'envie de faire part à Palinsky des informations que j'avais prises ; mais il était essentiel pour rassurer sa tendresse paternelle, qu'il connût parfaitement celui qu'il était presque dans l'impossibilité de refuser pour gendre. »

Ah ! Monsieur, m'écriai-je, quelle lumière vous répandez dans mon âme ! Je vous en conjure, ne détruisez point l'espoir que je conçois. Pétrowits. est Elisabeth ! — Femme plus qu'humaine, je prends l'honneur à témoin de t'adorer toute ma vie — M. Le-

maître reprit : il fallait, vous disais-je, que Palinsky connût la moralité de son gendre et de sa fille. N'ayant que des instructions avantageuses à lui donner, son consentement a mis le comble au bonheur d'Elisabeth.

«Maintenant, M. le Colonel, nous allons vous accompagner chez le Bourgmestre : vous verrez Petrowits. Il faut qu'il soit toujours garçon jusqu'à votre départ pour la France, la réputation de votre épouse exigeant cette précaution : car vous conviendrez que bien peu de personnes croiront, (ainsi, pourtant, que nous en sommes convaincus) qu'une jeune et belle fille, éprise du plus vif amour pour un colonel français, ait passé près

de dix mois avec lui dans des grottes, dans des forêts, sans que sa pudeur en ait souffert. — Elle est aussi pure que le soleil. — Nous n'en doutons point, mais il faut que tous ceux qui la connaissent, le croyent ainsi que nous. »

Je désirais et tremblais tout à la fois de me présenter à la famille Palinsky, et mon embarras était visible.

« Rassure-toi, me dit Saint-Vigord, tu es attendu par l'amour et l'amitié. »

Accompagné du chevalier de Longueil, de M. le Maître et de mon ami, je me rendis chez le bourgmestre.

Madame de Longueil, qui nous vit arriver, vint me prendre par la main et m'introduisit dans le salon, où toute la famille était assemblée.

Elle me présenta au bourgmestre, qui me prit heureusement dans ses bras, car mes genoux ployaient sous moi, et il m'était impossible de me soutenir, ni de proférer une parole.

Un peu remis de mon émotion, je promenai mes regards autour de moi, et, n'apercevant pas Elisabeth, je devins pâle et tremblant. Madame Palinsky s'en aperçut : elle sortit, et rentra le moment d'après avec cette aimable enfant, toujours habillée en Moldave. Je me précipitai à ses genoux, et, pendant plus de deux

minutes, il me fut encore impossible d'articuler une seule parole.

M. Palinsky prit alors la main de sa fille et me la présenta, en me disant : « Colonel, je vous la donne ; mais, si je n'avais pas la conviction intime que sa conduite est aussi pure que son âme, jamais elle n'eût été votre épouse, parce que je suis convaincu que le respect d'un mari pour sa femme est la base de la félicité de l'union conjugale.

J'étais trop heureux pour exprimer les divers sentimens qui m'agitaient. J'embrassais tour à tour le bourgmestre, le chevalier, M. Lemaître et St-Vigord, et je pressais avec respect les mains d'Elisabeth et

de Madame Palinska. Je te jure que je n'ai pas même été plus heureux le jour de mon mariage.

Nous restâmes chez le bourgmestre jusquà minuit. En quitant Elisabeth, je hasardai de lui baiser la main. « Pétrowits, lui dis-je, je vous quitte ce soir, mais beaucoup plus heureux qu'hier matin, puisque j'ai l'espoir de vous revoir. »

J'étais impatient d'apprendre comment Elisabeth était retournée chez ses parens et ce qu'elle était devenue toute la journée que nous avions passée chez eux.

Notre hôtesse, qui était revenue prendre son logement à notre auberge, ne craignant plus de paraître

devant moi, fut introduite par St-Vigord, afin de satisfaire en partie ma curiosité.

Elle m'aborda avec joie et confiance. « Vous m'en voulez bien, M. le colonel, me dit elle : sachez pourtant que je n'ai aucune affaire à Jassy, et que je n'ai entrepris de traverser la forêt que pour votre service.

« Vous n'avez point oublié que *Pétrowits* s'était trouvé très-mal, tandis que vous étiez chez la comtesse Paulauwitska ; que je lui prodiguai mes soins et qu'en le déshabillant pour lui faire reprendre ses sens, je m'aperçus que c'était une femme. Je vous avoue franchement qu'il me vint à l'idée qu'elle était

votre maîtresse, surtout quand elle me dit : est il bien vrai que le colonel épouse la fille du comte ?

« Mais, lorsqu'après votre retour vous m'engageâtes à monter dans sa chambre, qu'elle m'eût dit qui elle était, et que vous ignoriez son sexe, je fus saisie d'admiration.

« Pendant notre entretien elle m'avait proposé de l'accompagner jusqu'au bourg, ne voulant pas, disait-elle, être si près de ses parens sans avoir une femme avec elle. Je n'avais pu lui rien promettre sans la permission de mon époux ; lorsque je lui eus fait part de la condition et de la conduite de Pétrowits, il fut le pre-

mier à me dire que je ne pouvais me dispenser de l'accompagner.

« Nous nous sommes donc mis en route, et nous sommes arrivés ici sans accident.

« Le lendemain, avant le jour, Pétrowits entra dans ma chambre, et me dit : « Je viens de m'informer si la femme qui m'a nourri et élevé, existait encore ; j'ai appris avec infiniment de joie que ma mère en a toujours eu grand soin : j'ai donc résolu de me rendre chez ma nourrice, où nous aviserons aux moyens de faire savoir à mes parens que j'existe, et que, malgré l'irrégularité de ma conduite, je suis toujours digne d'être leur fille. »

« Nous partîmes, comme vous le savez, lorsque vous vous disposiez à vous rendre chez le bourgmestre. La nourrice n'eut pas plutôt reconnu Elisabeth, qu'elle voulut courir chez Madame Palinska pour la prévenir de l'arrivée de sa fille, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en empêcher. Enfin Elisabeth se détermina à écrire à l'épouse du chevalier de Longueil, en lui recommandant le secret, qu'elle a gardé même vis-à-vis de M. le chevalier.

« Je ne pouvais moi-même porter la lettre, dans la crainte de vous rencontrer; et, tout le temps que la nourrice fut absente, Elisabeth fut dans une angoisse mortelle. Elle re-

vint enfin avec cette courte réponse :

« Comptez sur ma discrétion et mon attachement. Attendez-moi dans l'asile que vous avez choisi. » Nous passâmes une nuit fort agitée. Notre inquiétude dura jusqu'à dix heures du matin, que Madame de Longueil vint prendre cette jeune et intéressante fille, et la conduisit à ses parens.

« Vous savez le reste, M. le colonel, et je vois avec plaisir que vous êtes aujourd'hui aussi joyeux que vous étiez courroucé hier au soir contre moi. »

Je remerciai cette brave femme de ses attentions pour Elisabeth. La nuit étant déjà fort avancée, nous la congédiâmes, et nous nous livrâmes au

sommeil, dont nous avions grand be-
soin St-Vigord et moi, ayant employé
la nuit d'auparavant, moi à me
tourmenter, et lui à me consoler.

Le leudemain de bonne heure, nous nous rendîmes chez le bourgmestre.

MM. de Longueil et Lemaître, jugeant de l'impatience que je devais avoir d'être irrévocablement attaché à ma chère Elisabeth, déterminèrent M. Palinsky à ne point apporter de retard à notre hymen. Il y consentit avec beaucoup de grâce, et, huit jours après, je devins l'heureux époux de la belle et vertueuse Elisabeth Palinska.

Nous restâmes encore un mois en Moldavie. Je te peindrais difficilement les douleurs de cette famille, lors-

que notre départ fut résolu. Madame Palinska surtout fut inconsolable. Le bon M. Lemaître tempéra un peu sa douleur, par une proposition qui fut acceptée généralement.

« Avant l'hiver, dit-il, les affaires du chevalier de Longueil seront terminées; moi, j'aurai recouvré mes fonds, et je quitterai le commerce, mon intention ayant toujours été d'aller finir mes jours dans ma patrie.

« Madame Palinska a encore une fille à marier : l'éducation qu'elle lui a donnée, les mœurs douces et polies qu'elle lui a inspirées, lui seraient à peu près inutiles dans ce

pays, où sa fortune ne lui permettrait pas de faire un mariage convenable.

« Je pense donc que, lorsqu'on a passé les trois quarts de sa vie dans les tourmens et la douleur, il est agréable de pouvoir se dire : J'ai l'espoir de finir ma carrière dans la paix et la tranquillité, au milieu de ma famille et de mes amis.

« Mademoiselle Anne Palinska trouvera facilement un époux en France : je serais même tenté de croire que je le connais.

(A ces mots, Saint-Vigord et ma belle-sœur furent déconcertés.)

« Ainsi, d'après toutes ces considérations, je suis convaincu que

M. Palinsky et son épouse, qui ne désirent que le bonheur de leurs enfans ainsi que celui de leurs amis, consentiront volontiers à venir finir leurs jours en France, pour y jouir du plaisir d'élever leurs petits enfans. »

Madame Palinska se précipita dans les bras de M. Lemaître avec les marques de la plus grande satisfaction. M. Palinsky fit quelques observations, auxquelles M. Lemaître répondit victorieusement ; et il fut arrêté que nous partirions dans la semaine, que nous serions les maréchaux-des-logis, et qu'à l'automne, nous serions tous réunis.

Monsieur et madame de Longueil

exigèrent de l'amitié de Palinsky et de son épouse que la dot que j'avais refusée (ma fortune me mettant à même de m'en passer), fût acceptée pour Anne Palinska, et en même temps ils la demandèrent en mariage pour Saint-Vigord.

Leur consentement le rendit aussi heureux que moi. Cependant je me disais intérieurement : il ne pourra pas se vanter d'avoir eu autant de preuves d'amour de son épouse que j'en ai reçues de la mienne.

Nous quittâmes la Moldavie, beaucoup moins affligés que nous ne l'eussions été sans l'espoir de notre réunion. Nous arrivâmes en France sans aucun autre événement.

Je t'avouerai que, deux mois après notre retour, je ressentis un plaisir bien vif, quand je vis arriver Paulinski, Linsikof, son camarade, et la bonne jument à qui nous avions de si grandes obligations. Je te jure qu'elle sera toujours bien soignée, bien nourrie, et que jamais aucun marchand ne lui mettra la main sur le dos.

Tu peux juger, mon ami, par les détails que je t'ai faits, de l'étonnement où j'ai dû être, quand j'ai appris que des officiers, qui sans doute m'avaient vu à Tobolsk avec Pétrowits, avaient répandu le bruit que j'avais épousé une vivandière qui me servait de jokei. Il est vrai

qu'il m'arrive quelquefois de lui donner en plaisantant cette qualité, et que c'est toujours avec un sentiment de reconnaissance qui durera autant que moi.

Depuis huit jours, monsieur et madame Palinsky, le chevalier de Longueil et son épouse, le bon M. Lemaître et madame sa mère, sont arrivés. Ils ont amené avec eux le pauvre domestique que nous avons trouvé dans la forêt : il avait une si grande frayeur de rencontrer Paulauwitski ou le comte son fils, qu'il les a suppliés de l'arracher à ce tourment.

Ma maison étant assez grande pour nous loger tous commodé-

ment, nous avons décidé que nous demeurerons ensemble.

Viens, mon cher, contempler une réunion d'amis, tous liés par les vertus, qui font la base du bonheur social.

Je t'attends pour la noce de Saint-Vigord, qui sera célébrée le mois prochain.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.